

LA COUPE À QUÉBEC

1912

HISTOIRE **D'UNE**

CONQUÊTE



leSoleil

ILLUSTRATION ROCH LAROCHELLE



EN **CONFIANCE** PAR
TOUS LES TEMPS.



SUBARU

Confiance et évolution

PHOTOMONTAGE LE SOLEIL



FOLLE SOIRÉE À L'HÔTEL VICTORIA



STÉPHANIE MARTIN
smartin@lesoleil.com

SIX MARS 1912, HÔTEL VICTORIA, RUE DU PALAIS, QUÉBEC. Les joueurs du Club Hockey Québec sont réunis. L'effervescence grimpe d'un cran à la réception de chaque télégramme en provenance de Montréal. Car dans la

métropole se joue un match crucial, le dernier de la saison, entre l'équipe locale et celle d'Ottawa. Une victoire des Wanderers de Montréal assurerait à Québec le championnat. Puis, le message tant attendu fait vibrer le câble du télégraphe : «Wanderers 5, Ottawa 2; *game over.*» Presque aussitôt, la clameur se répand dans la ville. Les hockeyeurs de Québec sont les nouveaux champions de la Coupe Stanley.

La saison avait pourtant commencé de façon bien modeste pour le Club Hockey Québec, à

la fin décembre 1911. L'équipe connaît un début difficile avec trois revers consécutifs. La situation ne s'améliore guère dans les semaines qui suivent. À la mi-saison, le classement place la formation bonne dernière de l'Association nationale de hockey (ANH), l'ancêtre de la Ligue nationale de hockey (LNH).

L'Association compte à l'époque quatre équipes : deux à Montréal, les Canadiens et les Wanderers, une à Ottawa — dont le surnom «Sénateurs» commence à apparaître — et une à Québec. C'est

à partir de 1913 qu'on accolera à l'équipe le surnom de «Bulldogs» que l'on connaît aujourd'hui.

EN 1911-1912, LES QUOTIDIENS LES APPELLENT «LES QUÉBEC». Malgré leurs déboires, ils ont du caractère et ne se laissent pas abattre. Les joueurs, tous des anglophones, sont renommés dans le circuit «senior» pour leur acharnement et la finesse de leur jeu. La troupe de l'entraîneur Charles Nolan compte six joueurs, dont un gardien, et quelques réservistes, car les athlètes

LA COUPE STANLEY À QUÉBEC

Il y aura 100 ans le 6 mars que Québec a remporté sa première Coupe Stanley. Les grands champions : le Club Hockey Québec, surnommé les «Bulldogs». Pour marquer cet anniversaire, *Le Soleil* s'est plongé dans les documents historiques et les archives des journaux de 1912 pour revivre la belle époque, celle où les prouesses du capitaine Joe Malone et du gardien de but Patrick «Paddy» Moran soulevaient les passions. Récit d'une saison de rêve et d'une fascinante conquête, longtemps oubliée, qui a enflammé la «vieille capitale» au début du siècle dernier.

pas les journaux montréalais de vanter les mérites des Québécois : «Ce qui ajoute à leur force et qui est le secret de la plupart de leurs victoires est leur adresse et leur persévérance à *checker* le bâton de l'adversaire. C'est chez eux un système et ils le pratiquent mieux qu'aucun autre club», écrit *La Presse* au lendemain de la victoire du 14 février.

Le Club Québec s'engage donc sur une route victorieuse. Mais la lutte pour la première place du classement est féroce. Les Wanderers et les «Sénateurs» n'ont pas l'intention de céder un pouce de terrain et les trois équipes mènent une bataille acharnée.

La saison tire à sa fin. Les gens de Québec, enhardis par les récents succès de leur équipe, se prennent à rêver de la voir trôner au sommet de la ligue. Mais le 28 février, les Canadiens, exclus de la course au championnat, infligent une cuisante défaite à la troupe de Malone. Ottawa, de son côté, sort victorieux d'un match brutal contre les Wanderers, s'emparant ainsi de la première position.

Les amateurs sont inquiets. «L'équipe québécoise, hier soir, a fait piètre figure contre les "Speed boys" et il lui faudra accomplir des prodiges pour figurer avantageusement contre celle d'Ottawa, samedi prochain, dans la capitale [canadienne]», lit-on dans *Le Soleil* du 29 février.

Mais les prodiges font apparemment partie des outils dont

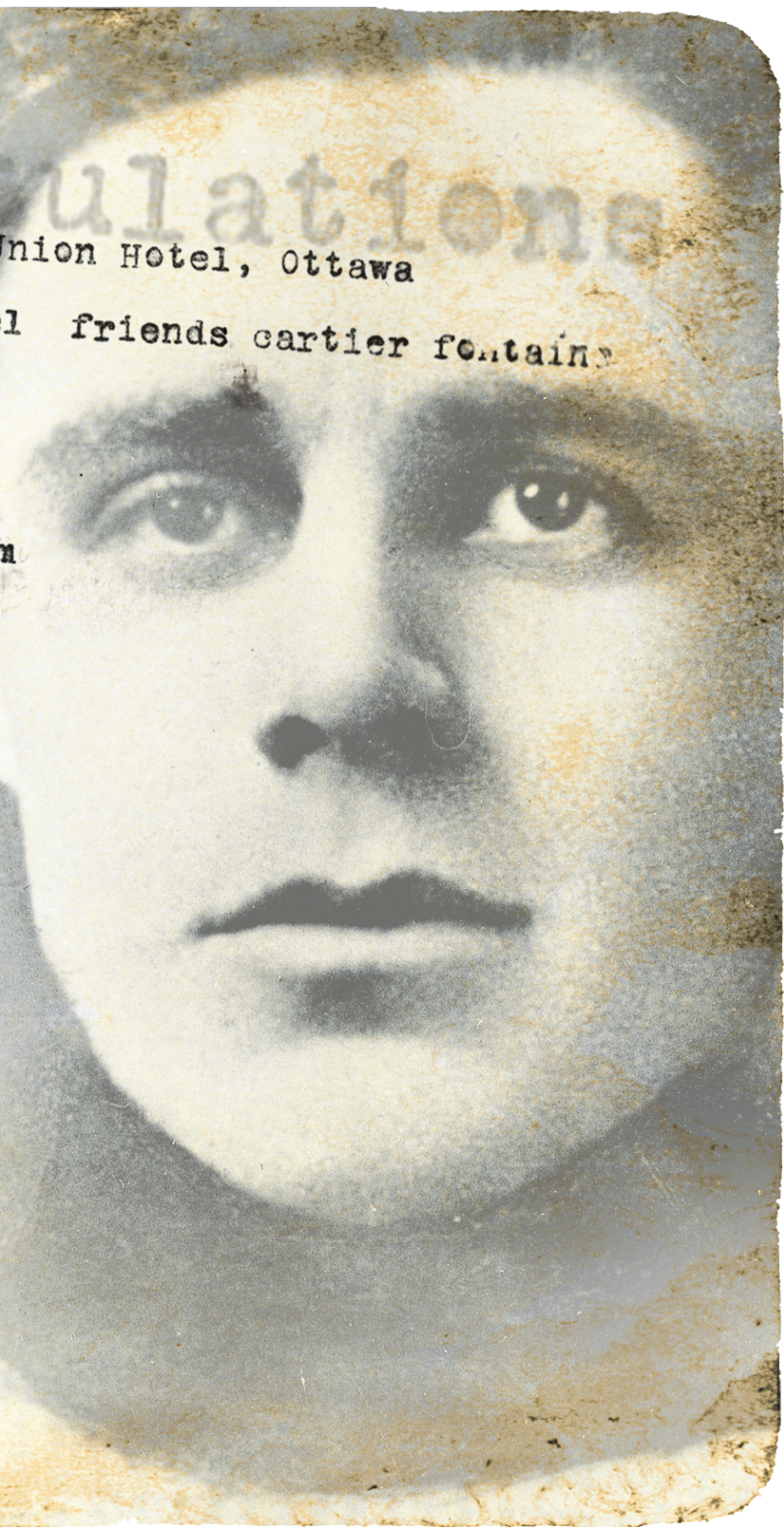
dispose le Club Québec. Le 2 mars, pour leur dernier match de la saison, les Québec se présentent à Ottawa gonflés à bloc. Un gain leur permettrait de rejoindre les champions défendants de la Coupe Stanley au sommet du classement. Une défaite, et le trophée devient inaccessible. Les parieurs ontariens, eux, ne donnent pas cher de la peau des Québec, et les placent perdants à deux ou trois contre un.

Devant une foule record qui crie son enthousiasme, la lutte est sans merci. Avec trois minutes à faire à la troisième période, c'est l'égalité, quatre à quatre. Mais Hamby Shore, un défenseur d'Ottawa, vient jouer les trouble-fête et marque.

Il ne reste aux joueurs québécois qu'à se démener avec l'énergie du désespoir. Avec moins de 20 secondes à écouler, le miracle survient. Un jeu que décrit avec emphase le journaliste de *L'Événement* : «Les six hommes du club Ottawa se forment alors en muraille vivante devant les buts de [Percy] Lesueur et il semble impossible aux valeureux joueurs de la capitale de faire une trouée. Mais Malone, on ne sait par quel prodige, soudain a franchi cette enceinte et avant que Lesueur ait le temps de se précipiter sur lui, le capitaine du Québec fait frétiller le filet sous l'effort d'un lancer puissant.»

LE BUT IN EXTREMIS A L'EFFET D'UNE BOMBE dans l'amphithéâtre. Pendant un instant, les rivalités n'existent plus. Un tonnerre d'applaudissements et de cris de joie résonne jusqu'à l'extérieur, dans la ville, où la nouvelle d'une fin de match si excitante se répand et attire de plus en plus de curieux. «On accourt de toute part pour voir cette fin émouvante d'une joute qu'on croyait gagnée d'avance.» On avance le chiffre de 6000 à 6500 amateurs massés dans l'aréna rempli à craquer.

Deux périodes de prolongation seront nécessaires pour départager les adversaires. Les Ottawa perdent cependant de la vigueur, alors que les Oatman, Malone



jouent pendant 60 minutes, à moins d'une blessure ou d'une pénalité majeure.

Le capitaine, Joe Malone, occupe le centre. C'est le joueur vedette, un gars de Québec. Ses ailiers sont Eddie Oatman à droite et Jack McDonald — aussi de Québec — à gauche. À la défense s'alignent George «Goldie» Prodder à la pointe et Joe Hall au «cover point». Devant la cage se dresse le redoutable Patrick «Paddy» Moran, qui a l'exécrable habitude de cracher du tabac à chiquer au visage de ses adversaires pour les intimider. Moran, c'est aussi un «gars de la place».

En deuxième moitié de saison, à partir de février 1912, l'équipe québécoise aligne plusieurs victoires, au grand bonheur des partisans, qui suivent les prouesses de leurs favoris au Quebec Skating Rink, à l'entrée des plaines d'Abraham, ou par l'entremise des journaux. Ceux-ci décrivent fidèlement chacune des rencontres, période par période, avec force détails et une partialité qui ferait sursauter les plus ardents tenants de l'objectivité journalistique.

QUAND LES MATCHS SONT DISPUTÉS À L'EXTÉRIEUR, les partisans se donnent rendez-vous à leur tabagie favorite, où les journaux font parvenir des télégrammes sur le déroulement de la partie. Aussitôt l'événement survenu, aussitôt les supporters de Québec avisés. Ce sont en quelque sorte les *tweets* du siècle dernier.

Le Club Québec réussit à se hisser au deuxième rang du classement, talonnant les Wanderers. Puis, une victoire le soir du 14 février contre les Canadiens lui octroie la première place.

«Un beau triomphe», titre *Le Soleil* dans sa traditionnelle section Sport à la page 3. Le correspondant du journal à Montréal s'enthousiasme : «Les joueurs du Club Québec, tous de solides gaillards, ont démontré qu'ils étaient en meilleure forme que ceux d'ici.»

Près de 70 ans avant les Nordiques dans la LNH, la rivalité entre Québec et Montréal est déjà bien vivante et tenace. Chaque partie jouée entre les deux villes attire inévitablement une foule plus dense. Mais cela n'empêche

«Ils sont maintenant le double, six mille au bas mot, qui crient, hurlent, acclament, jurent comme des possédés!»

— *L'Événement*, 4 mars 1912, en parlant des spectateurs réunis à l'aréna d'Ottawa



PHOTO LE SOLEIL, YAN DOUBLET

À qui le but?

Le but le plus important du Club Hockey Québec a-t-il été compté par Joe Malone ou par Joe Hall? En prolongation, lors du dernier match de la saison contre Ottawa, les Québec enfilent l'aiguille pour la victoire. Mais les journaux de l'époque divergent sur l'auteur de ce but crucial. *Le Soleil*, *L'Événement* et *L'Action sociale* donnent le but à Malone. Mais le *Quebec Chronicle* et, selon Marc Durand (photo), le *Ottawa Citizen*, l'accordent à Hall... Qui croire? L'animateur a choisi de se fier à la description du journaliste sportif Tommy Gorman, du *Citizen*. «Gorman était assez solide, c'est une des raisons pourquoi j'avais décrété que c'était Joe Hall qui avait compté le but sur une passe de Malone.» Mais M. Durand affirme avoir lu aussi que le point avait été accordé à Jack McDonald! «À l'époque, ils ne remettaient pas un sommaire à chaque journaliste. Alors, c'était ce que tu avais vu», explique l'animateur, passionné de l'histoire du Club Hockey Québec. Il prépare d'ailleurs un livre à ce sujet, à paraître à l'automne. **Stéphanie Martin**

☛ NOS REPORTAGES SUR LE NET

LE HOCKEY DÉCLASSERA-T-IL LA MASCARADE?

En vidéo, une entrevue avec Marc Durand sur la naissance du hockey professionnel, et une autre avec l'historien Jean Provencher sur une activité très populaire : les séances de patinage, que l'on appelait mascarades. videos.lesoleil.com

et McDonald filent comme l'éclair. À la troisième minute du deuxième temps supplémentaire, c'est Joe Malone — encore lui — qui assure le triomphe de son équipe en déjouant Percy Lesueur. Ou était-ce Joe Hall? Là-dessus, étonnamment, les versions diffèrent (voir le texte ci-dessus).

Néanmoins, il y a un hic : le juge de but, Dave Reynolds, tarde à concéder le point. Les Québec réclament à hauts cris qu'il leur soit accordé. «Cet officier hésite, puis rend l'équitable verdict qui est mérité. Ainsi se termine l'une des plus grandes joutes qu'on ait vues», jubile *Le Soleil*.

MAIS POUR LE CLUB HOCKEY QUÉBEC, C'EST LOIN D'ÊTRE TERMINÉ.

Selon le *Ottawa Free Press*, les joueurs sont accueillis en héros par 10 000 personnes à leur retour à Québec et Joe Malone est le principal sujet de conversation dans la ville. Mais les joueurs savent trop bien qu'il reste un match à jouer dans la saison 1911-1912. Et, malheureusement pour eux, ils n'y prendront pas part. Il s'agit d'un affrontement entre les Wanderers et les «Sénateurs». Les deux formations doivent reprendre une joute qui avait été annulée en raison d'un geste illégal de la part du club d'Ottawa. Le 24 janvier, celui-ci avait accueilli dans ses rangs Fred «Cyclone» Taylor, un joueur qui ne lui appartenait pas. Résultat : mise à l'amende, pour 100 \$ chacun, de Taylor et d'Ottawa, et une revanche accordée aux Wanderers.

C'est donc dans le confort de l'hôtel Victoria, où ils sont les invités d'honneur du propriétaire Henri Fontaine, que les joueurs de Québec — sauf Malone, qui est malade — attendent nerveusement les résultats du match qui pourrait les couronner champions de la Coupe Stanley. Car si les Wanderers ont raison des Ottawa en ce 6 mars, Québec termine en tête du classement

et remporte le précieux trophée. Sinon, il y aura égalité entre les clubs des deux capitales et il faudra tenir une série éliminatoire pour déterminer le vainqueur.

Il faut dire que les Québec ne laissent rien au hasard. Afin de s'assurer que leurs rivaux respectent les règles cette fois-ci, ils envoient deux ambassadeurs dans la métropole, les membres de la direction B.J. Kaine et Charles Frémont.

De plus, ils disposent de précieux alliés. Les Wanderers ont encore sur le cœur une humiliante défaite infligée par les «Sénateurs», qui s'étaient fait un plaisir de faire grimper le

des petits pois fins à la Marks et un «sorbet au Over Time». Au dessert, les joueurs peuvent se régaler de «Puck Pudding à la Malone», de fruits à la Prodger et de petits fours glacés à la Oatman. Et pour couronner le tout, quoi de mieux qu'un café à la Moran et un cigare à la McDonald?

AU FIL DE LA SOIRÉE, LES JOUEURS EN PROFITENT POUR FAIRE DES PARIS LOUFOQUES.

Ainsi, Prodger gage qu'il transportera Joe Savard dans une brouette le long de la rue Saint-Jean entre l'hôtel Victoria et l'Auditorium (aujourd'hui le Capitole) si Québec gagne le championnat. Enhardi, Joe Hall renchérit en jurant de pousser une arachide avec un cure-dents tout au long du même trajet si les Bleu et blanc l'emportent.

La soirée qui a commencé par un dîner formel se charge peu à peu d'électricité. Les télégrammes en provenance de Montréal placent les Wanderers en avance. Dans les rues, la fébrilité se propage aussi. *L'Événement* rapporte que devant les commerces qui reçoivent les dépêches télégraphiques, la foule s'agglutine, bloquant complètement la circulation. Des rubans et des fanions bleu et blanc flottent dans l'air, en cette douce soirée de mars.

Le dernier télégramme, annonçant la victoire des Wanderers, est rapidement convoqué dans une vague d'allégresse. C'est sur les épaules de leurs partisans que les hockeyeurs sortent de l'hôtel. «Les joueurs ont été acclamés par des milliers de personnes à travers la ville. La clameur pour les garçons qui ont apporté à Québec les plus grands honneurs du hockey s'est échappée de l'hôtel. La parodie de la chanson *What's the Matter with Father* s'est frayé un chemin de la salle de banquet, à chaque chambre de l'hôtel, jusque dans les rues de la basse ville, de Saint-Roch, de Saint-Sauveur, de Limoilou,

pointage jusqu'à 17 à 5 lors d'un match précédent. «Nous ne devons absolument rien à l'équipe de la capitale [canadienne] et nous ferons tout en notre pouvoir pour les battre mercredi», avait confié au *Daily Telegraph* un membre influent des Wanderers.

À l'hôtel, tout est mis en œuvre pour rendre l'attente confortable. Musique d'orchestre et bonne chère sont à l'honneur. Le menu, concocté spécialement pour l'équipe, est une pièce d'anthologie. On sert de l'éperlan au Club Hockey Québec, de la dinde saucée aux canneberges à la Hall et un «petit filet de bœuf au courage des vainqueurs». Comme légumes,

«L'issue de cette joute est sans contredit l'un des plus beaux, l'un des plus remarquables résultats qu'on ait enregistrés dans les séries au sujet de la Coupe Stanley, depuis 1893 que ce trophée est mis en compétition.»

— *Le Soleil*, 14 mars 1912

SAISON 1911-1912

POSITION DES CLUBS

	PJ	G	P	BP	B	PTS
Québec	18	10	8	81	79	20
Ottawa	18	9	9	99	93	18
Montréal (Wanderers)	18	9	9	95	96	18
Montréal (Canadiens)	18	8	10	59	66	16

Source : Wikipedia

de Ville-Montcalm, et au-delà des plaines d'Abraham. Le glorieux cri de victoire «Québec, les champions!» a résonné partout à travers la Old Rock City», raconte le *Daily Telegraph*.

Les télégrammes de félicitations affluent. Le président de la ligue, Emmet Quinn, et le président du Club Québec, le sénateur P. Auguste Choquette, en particulier, congratulent les nouveaux champions. Ces derniers ne manquent pas de remercier les Wanderers. Dans un message adressé à Art Ross, joueur vedette des Wanderers, ils lèvent leur chapeau devant les efforts des Montréalais, relate le *Quebec Chronicle*.

QUÉBEC REMPORTE AINSI LA PREMIÈRE COUPE STANLEY DE SON HISTOIRE.

La ville exulte, fière de ses boys et de l'ardeur qu'ils ont déployée pour «couvrir de gloire» à la fois l'équipe et la capitale. Dans l'euphorie et l'ivresse, les célébrations se poursuivent jusque très tard dans la nuit.

Le lendemain, *Le Soleil* est dithyrambique. On chante les louanges du «groupe de triomphateurs». «Le Club Québec est champion!» répète-t-on à

**En 1912, s'il y avait eu des bandes,
on aurait mis notre logo dessus.**



Partenaire des fans de hockey

plusieurs reprises. «C'est un triomphe superbe, car rarement on a vu les premiers honneurs plus dignement gagnés. [...] Ce triomphe est aussi remporté par suite des vaillants efforts des joueurs du Club Québec dont le courage n'a point été abattu par aucune difficulté.»

Et pour ceux qui se posaient la question : oui, Prodger et Hall se sont acquittés de leur pari, et ce, dès le lendemain de la victoire. Devant une foule de curieux massés le long de la rue Saint-Jean, sous les applaudissements, les rires et les encouragements, les fiers compétiteurs ont tenu parole. La brouette et l'arachide ont toutes deux docilement franchi la distance qui sépare l'hôtel Victoria et l'Auditorium.

L'hymne d'une nuit

À défaut d'un hymne national officiel, le Club Hockey Québec a eu, l'espace d'une nuit, une chanson bien à lui. Dans les rues de la capitale, le soir où il a remporté la Coupe Stanley, les amateurs ont entonné une version modifiée de *What's the Matter with Father*, chanson populaire de l'époque. Nous reproduisons ici les paroles telles que rapportées par les journaux.

What's the matter with Goaler «Pat»? / He's all right. / To «Goldie» Prodger lift your hat / He's all right. / Joe Hall would make a team alone; / Marks and Oatman hold their own. / What's the matter with «Mac» and Malone? / They're all right.

☛ SUR LE NET

UN HYMNE QUI ROCKE!

Nous avons demandé au groupe rock de Québec Mosquito-B de s'inspirer de la chanson originale et d'offrir sa version de l'hymne aux Bulldogs. À écouter sur videos.lesoleil.com

À peine le Club Hockey Québec a-t-il mis la main sur le précieux trophée Stanley qu'il doit défendre son titre contre une équipe de l'Est qui convoite aussi les grands honneurs.

AUSSITÔT À QUÉBEC, AUSSITÔT EN JEU

STÉPHANIE MARTIN

smartin@lesoleil.com

Loin de pouvoir s'asseoir sur leurs lauriers, les joueurs doivent aussitôt se remettre à l'ouvrage, oubliant les blessures et l'épuisement de la saison régulière. Car les Victoria de Moncton s'amènent en ville. Les champions de la ligue des provinces maritimes ont en effet lancé un défi aux Québec, afin de leur ravir le titre de champions de la Coupe. En fait, les discussions pour convenir des termes de cette confrontation ont eu lieu, selon les règles de 1912, avec Ottawa, les anciens détenteurs du trophée. Le président du Club Québec, le sénateur P. Auguste Choquette, a convenu avec eux et Moncton d'organiser deux matchs, au Skating Rink de Québec. La majorité des points comptés lors de la série déterminera le gagnant.

QUÉBEC VIT DONC PENDANT PLUSIEURS JOURS AU RYTHME DU HOCKEY.

Toute la semaine, les journaux anglophones et francophones de la capitale martèlent le même message, en grosses lettres dans leurs pages : «Aurons-nous maintenant un aréna?» Une plaidoirie sans équivoque pour la construction d'un nouveau

domicile pour le Club Québec, en remplacement du vétuste Skating Rink.

Il se trouve cependant quelques personnes pour se plaindre de l'augmentation du coût des billets. De 50 cents en saison régulière, une entrée en admission générale passe à 75 cents pour la série Québec-Moncton. «La classe ouvrière, qui est le réel support du hockey à Québec, n'est pas traitée d'une manière satisfaisante», écrit à *L'Événement* un partisan déçu des «prix exorbitants et ridicules» des entrées.

À cette époque, relate l'historien Jean-Marie Lebel, «ça ne faisait pas longtemps que le hockey était devenu un sport spectacle». La place prépondérante accordée au hockey dans les quotidiens témoigne d'ailleurs de l'intérêt manifesté pour la discipline,

indique pour sa part l'historien François Drouin. Son collègue Donald Guay, historien du sport, va plus loin et affirme que ce qui y est imprimé a pratiquement «valeur légale». «Même les ligues acceptaient les comptes rendus des journaux.»

La popularité du sport s'illustre aussi dans l'engouement pour les paris, rappelle l'animateur Marc Durand, collectionneur et passionné de l'histoire du Club Hockey Québec. «Québec était réputée pour avoir beaucoup de *pools* de hockey. [...] D'ailleurs, c'était quelque chose qui n'était pas très aimé par les journaux», qui détestaient l'impression que cela donnait que les matchs sont arrangés.

Pendant que se préparent les matchs déterminants, la Coupe Stanley, elle, est en route pour

«Les visiteurs avaient de la propension à enfreindre les règlements. Ils y allaient rudement, mais rencontrèrent des gens qui n'ont pas froid aux yeux. [...] Les visiteurs faisaient violemment la mise en échec, sans succès pour eux, car les Québec ne sont pas des guenilles.»

- *Le Soleil*, 12 mars 1912

Les grands vous parlent...

BIOGRAPHIE

ALBUM SOUVENIR



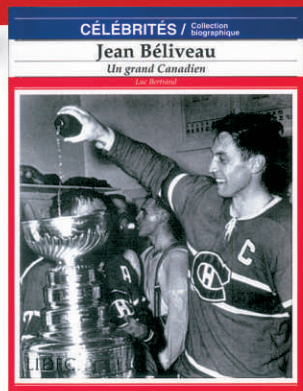
CÉLÉBRITÉS

Collection biographique

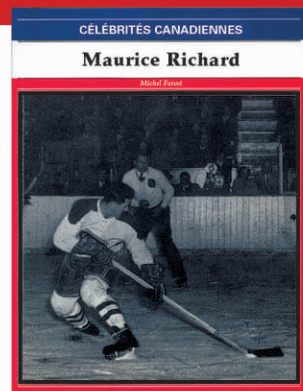
Plus de 100 titres offerts

LIDEC

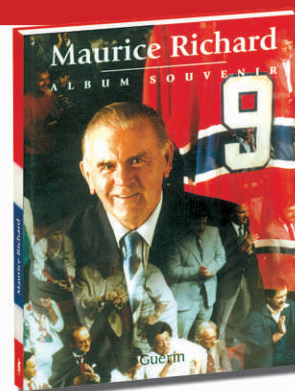
64 pages • 13,10\$
chacun



Luc Bertrand



Michel Forest



Jacques Lamarche†

Voici un album recherché grâce à la qualité et la diversité des documents provenant d'amateurs de diverses régions du Québec et du Canada.

Guérin

144 pages • 35,70\$

Jean Béliveau
Un grand Canadien

— Maurice Richard —



Les mots du hockey en 1912

Le hockey n'a pas beaucoup changé depuis 1912. Mais certains mots pour le décrire n'ont pas traversé les époques. Petit lexique de notre sport national au début du XX^e siècle.

- LES GAULES** Les buts
- LE CAOUTCHOUC OU LE PUCK** La rondelle
- LES AMIS** Les partisans
- LE PATINOIR** La patinoire
- LES SPORTSMEN** Les amateurs de sport, ou les sportifs
- LES JOUEURS** Les joueurs
- LA JOUTE** Le match
- COSTUMÉ** En uniforme

Stéphanie Martin

Quand l'équipe adverse se présente sur la patinoire, les partisans lui réservent un accueil poli. «On lui lance quelques acclamations pour lui prouver qu'on n'est pas en pays sauvage et lui témoigner de la cordialité des Québécois», souligne *L'Événement*.

Québec ne met pas de temps à imposer son rythme et les Monctoniens sont vite dépassés. «Au bout d'un quart d'heure, la victoire des joueurs locaux devint certaine», décrète *Le Soleil*. «C'était un jeu de beaucoup plus haut niveau que ce qui pouvait se jouer dans les Maritimes. [...] L'équipe de Québec de cette année-là et de l'année suivante était vraiment supérieure aux autres, pas juste par le fait qu'ils ont gagné un match de hockey, mais parce qu'ils avaient des joueurs beaucoup plus talentueux», analyse François Drouin.

«[Les Victoria de Moncton] ne semblent pas avoir confiance de gagner la Coupe Stanley.»

— *Le Soleil*, 11 mars 1912

du *Soleil* ne voit même pas l'intérêt de décrire en détail les deux derniers engagements : «Il serait monotone, oiseux, de décrire une telle partie, car les Moncton, à l'exception de leur gardien de but, furent déclassés.»

Le Club Québec est ovationné et les joueurs reçoivent de leurs partisans «un certain nombre de breloques et d'épingles qui sont de jolis souvenirs». Les champions conservent leur titre, mais n'ont que peu de temps pour le savourer, car ils partent, deux jours plus tard, vers Boston et New York, où ils joueront des matchs d'exhibition pour faire connaître aux États-Unis le «style de jeu canadien».

AUTRES TEMPS, AUTRES MŒURS.

Les journaux de 1912 ne font mention nulle part de la présentation du trophée aux joueurs ou de célébrations sur la glace. Pas plus que de défilé de la Coupe Stanley sur Grande Allée. Les vainqueurs ont simplement été reçus au club de raquette de Québec, chemin Saint-Louis, pour une soirée en leur honneur.

Québec. Elle quitte donc la place qu'elle occupait à Ottawa, chez le joaillier Henry Birks and Son, l'ancêtre du Birks actuel. Pour marquer le deuil, la vitrine est parée de tentures noires. C'est dans une vitrine colorée de bleu et de blanc, au siège social de Holt Renfrew, rue de Buade à Québec, qu'elle trône dorénavant, au grand plaisir des passants.

LE 11 MARS, LE GRAND JOUR EST ARRIVÉ. Premier affrontement de deux entre les Québec et les Moncton. Quelque 2500 amateurs de hockey convergent vers le Québec Skating Rink, sur les plaines d'Abraham. À leur entrée, ils sont accueillis par un orchestre et

s'installent à leur siège réservé, s'ils sont fortunés, ou dénichent une place debout, pour la plupart. S'ils sont chanceux, ils auront une vue partielle sur le large tableau noir où l'on inscrit les numéros des joueurs, une grande nouveauté en 1911-1912.

L'atmosphère s'enfume rapidement, et il fait aussi froid en dedans que dehors. Québec, à cette époque, ne dispose pas du luxe d'une glace artificielle, et les conditions de la surface sont tributaires du temps qu'il fait, rappelle Jean-Marie Lebel. Cette journée-là, justement, Dame Nature n'est pas coopérative et la glace amollie par le temps doux donne du fil à retordre aux athlètes.

Une caricature montre sept joueurs des Bulldogs installés dans la coupe Stanley, ancrée à même le cap Diamant, que tente de gravir un joueur des Moncton. «Elle semble plutôt en sécurité», disait la légende.

— IMAGE COLLECTION JOE MALONE JR

2813768



Nous y étions.
Et nous y serons
pour la prochaine!

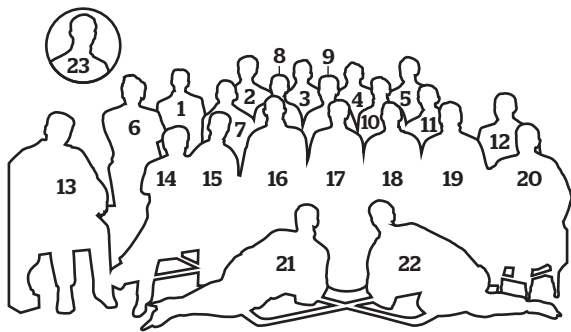
FIER SUPPORTEUR
DU HOCKEY À QUÉBEC,
DEPUIS 1912!



Alex Coulombe Itée
Depuis 1905



L'ÉQUIPE DE RÊVE



TEXTES ET RECHERCHE IAN BUSSIÈRES

RANGÉE DU HAUT

MEMBRES DU BUREAU DE DIRECTION

1 **LOUIS A. LAGUEUX**

2 **CHARLES FRÉMONT**

Cet avocat allait devenir un des fondateurs et le premier président de la Société zoologique de Québec en 1933. Il a aussi été secrétaire de la Commission des champs de bataille. Il était le mari de Thais Lacoste-Frémont, journaliste et suffragette dont les actions ont mené à l'obtention du droit de vote par les femmes au Québec en 1940.

3 **THOMAS B. O'NEIL**

4 **ARTHUR DEROME**

5 **FRED HILL**

RANGÉE DU MILIEU

6 **JOSEPH CAMÉLIEN LOCKWELL**
MEMBRE DU BUREAU DE DIRECTION

Homme d'affaires et manufacturier de cigares, il fut conseiller municipal de 1908 à 1918. La rue Lockwell est nommée en son honneur.

7 **CHARLES NOLAN**
ENTRAÎNEUR

Ancien capitaine des Crescents de Québec, il était présent dans les journaux de l'époque comme «un vétéran des sports nationaux canadiens». Il a dirigé les Bulldogs de 1910 à 1912. La saison suivante, c'est le capitaine Joe Malone qui a pris la relève comme joueur-entraîneur jusqu'en 1917.

8 **DAVID BÉLAND**
PRÉPOSÉ À L'ÉQUIPEMENT
ET ENTRAÎNEUR ADJOINT

Le sprinteur Dave Béland est le premier résidant de Québec à participer aux Jeux olympiques, à Londres en 1908. Il n'avait pas été sélectionné par l'équipe canadienne, mais des amis avaient récolté suffisamment d'argent pour qu'il puisse voyager avec l'équipe à Londres, où il s'est présenté comme un coureur indépendant de Québec. Il n'a toutefois pas réussi à atteindre les finales. Plus tard cette année-là, il a dû abandonner le sprint après avoir été impliqué dans un scandale. Béland avait présenté un ex-champion de l'épreuve des cinq milles, l'Ontarien Fred Meadows, sous le nom de Walter Béland, prétendant qu'il était son frère, pour qu'il puisse participer à une course.

9 **GEORGE LEONARD**
AILIER

Substitut, il n'a été sur la glace que durant quelques minutes avec les Bulldogs en 1911-1912, soit en deuxième période du second match de la Coupe Stanley contre Moncton. Joe Malone, qui avait promis de quitter la glace au profit de jeunes joueurs une fois la victoire assurée, s'est retiré alors que les Bulldogs menaient 5 à 0 en deuxième. Leonard l'a remplacé jusqu'à la fin de la période.

10 **GEORGE CAREY**
AILIER DROIT

Né en Écosse, il n'a disputé que deux matchs avec les Bulldogs à titre de joueur substitut en 1911-1912. Après avoir servi dans



les Forces canadiennes durant la Première Guerre mondiale, il a effectué un retour avec le grand club en 1916-1917 et en 1919-1920, marquant 19 buts en 37 matchs, avant de suivre l'équipe dans son déménagement à Hamilton. Il a terminé sa carrière dans la Ligue nationale de hockey avec les Saint Patricks de Toronto en 1922.

11 **JOSEPH NAPOLÉON SAVARD**
GARDIEN DE BUT SUBSTITUT

Joe Savard, qui ne porte pas l'uniforme sur la photo, n'a enfilé les jambières que durant un seul match en 1911-1912 afin de remplacer Paddy Moran, blessé. Il était le seul francophone de l'équipe, mais aussi le joueur de plus petite taille puisqu'il ne mesurait que cinq pieds et trois pouces et ne pesait que 120 livres. Il avait accordé un but dans une courte sortie de 10 minutes.

12 **EUGÈNE MATTE** • TRÉSORIER

RANGÉE DU BAS

13 **BARNEY J. KAINE** • SECRÉTAIRE

14 **LE SÉNATEUR PHILIPPE-AUGUSTE CHOQUETTE**
PRÉSIDENT DU CLUB HOCKEY QUÉBEC

Avocat et député de Montmagny de 1887 à 1898, il était l'un des principaux lieutenants de Wilfrid Laurier. Il a ensuite été nommé juge, puis directeur du *Soleil* de 1905 à 1906. Il a siégé au Sénat de 1904 à 1919 avant de faire un retour à la magistrature de 1920 à 1929. Comme président des Bulldogs, il devait parfois fournir une aide financière ou se chargeait d'organiser des campagnes de financement quand l'équipe manquait de moyens.

15 **WALTER ROONEY**
CENTRE

D'origine irlandaise, le joueur substitut est né à Québec en 1888. Son unique but chez les professionnels aura été le huitième et dernier filet des Bulldogs dans le dernier match pour défendre la Coupe Stanley contre Moncton en 1911-1912. Après sa carrière de hockeyeur, il est devenu dentiste. Il a pratiqué de nombreuses années dans son domicile de la rue Sainte-Anne et a aussi servi comme dentiste dans l'armée canadienne, où il a atteint le grade de lieutenant-colonel.

16 **GEORGE «GOLDIE» PRODGER**
POINTEUR (DÉFENSEUR GAUCHE)

Natif de London, en Ontario, c'est quand son équipe, les Colts de Waterloo, a fermé les livres en 1911 qu'il s'est amené à Québec avec ses coéquipiers Eddie Oatman et Jack McDonald. Excellent défenseur, il était reconnu pour sa solide charpente. Il a plus tard évolué avec les Wanderers et les Canadiens de Montréal, marquant le but décisif qui a permis à ces derniers



PHOTO COLLECTION MARC DURAND (quebecbulldogs.com)

de remporter leur première Coupe Stanley en 1915-1916. Celui dont le nom était souvent écrit «Prodgers» a été intronisé au Temple de la renommée des sports de London en 2009.

17 JOE MALONE • CENTRE
(Voir le portrait en page 10)

18 JOE HALL
COUVRE POINTEUR (DÉFENSEUR DROIT)

L'une des vedettes du Club Hockey Québec, «Bad Joe» était aussi reconnu comme l'un des joueurs les plus vicieux de l'époque. Son habitude d'amener son bouledogue anglais aux matchs est à l'origine du surnom de l'équipe. Ses bagarres à coups de bâton avec Newsy Lalonde des Canadiens de Montréal étaient légendaires, mais il a dû enterrer la hache de guerre en 1917 et 1918 quand il a porté les couleurs du CH. Il est décédé à Seattle, lors de la finale de la Coupe Stanley entre les Canadiens et les Métropolitains en 1919, terrassé par une pneumonie après avoir contracté la grippe espagnole. Cette année-là, la Coupe n'a pas été attribuée. Né en Angleterre, mais ayant grandi au Canada, il est le seul Britannique intronisé au Temple de la renommée du hockey.

19 PATRICK «PADDY» MORAN
GARDIEN DE BUT

Né à Québec et d'origine irlandaise, le cerbère était reconnu non seulement pour son talent devant le filet,

mais aussi pour ses tactiques particulières. Il frappait les adversaires qui s'approchaient trop de sa zone avec son bâton et ne détestait pas non plus leur cracher du tabac à chiquer au visage. En plus de sa carrière de hockeyeur, il a travaillé plus de 35 ans dans le domaine de la construction et a bâti sa propre maison avec les 4000 \$ gagnés durant sa carrière. Il a été intronisé au Temple de la renommée du hockey en 1958 et est décédé en 1966.

20 MICHAEL J. QUINN
VICE-PRÉSIDENT ET GÉRANT

Né en 1875 à Québec, mais d'origine irlandaise, cet évaluateur municipal a été nommé directeur général du Club Hockey Québec en 1908 et était chargé de recruter les joueurs et de négocier leurs contrats. Après leur première Coupe Stanley, les joueurs des Bulldogs lui ont payé un étui à cigarettes gravé.

PAR TERRE

21 JACK MARKS
AILIER DROIT

Comme Wayne Gretzky, l'ailier substitut a vu le jour à Brantford, en Ontario. Il était considéré comme le «septième joueur» de l'équipe, un travailleur honnête à qui on confiait souvent le mandat de «couvrir» les meilleurs attaquants de l'équipe adverse. Il a aussi évolué avec les Wanderers et les Canadiens, ainsi qu'avec

les Arenas de Toronto, avec qui il a remporté une deuxième Coupe Stanley.

22 JACK MCDONALD
AILIER GAUCHE

Natif de Québec, Jack McDonald a disputé 11 saisons avec les Bulldogs. Bon marqueur, il avait aussi une solide réputation en tant qu'attaquant défensif. Il a porté les couleurs des Bulldogs dans la Eastern Canada Hockey Association, dans l'Association nationale de hockey et, finalement, la LNH. Il est l'auteur de cinq buts dans le dernier match pour défendre la Coupe Stanley contre Moncton en 1911-1912.

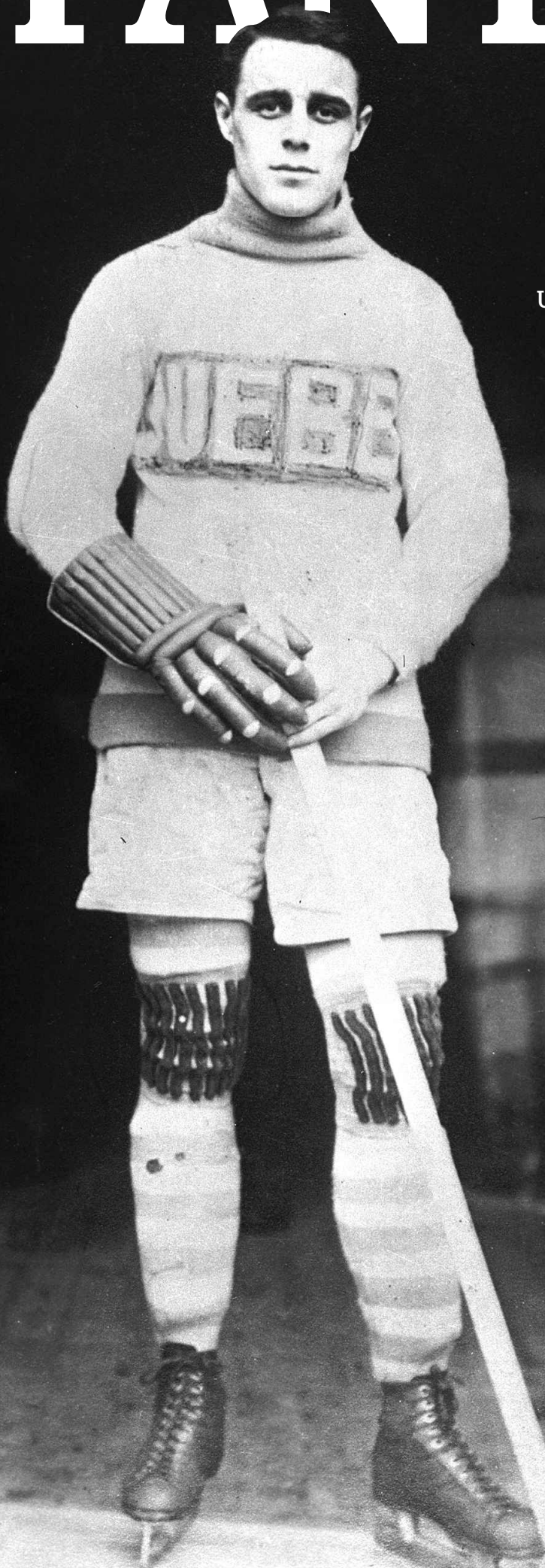
EN MÉDAILLON

23 EDDIE OATMAN
AILIER DROIT

L'Ontarien a terminé la saison 1911-1912 avec 20 buts, un de moins que son illustre compagnon de trio, Joe Malone. Il était aussi l'un des joueurs les plus punis de l'équipe. Après la saison 1911-1912, il s'est joint aux Royals de New Westminster, dans la Pacific Coast Hockey Association, qui lui avaient offert un lucratif contrat après la conquête de la Coupe Stanley. Exemple de durabilité, il a disputé 32 saisons de hockey professionnel avant de se retirer en 1939 à l'âge de 50 ans. Il est devenu barbier dans sa ville natale de Springfield. Il est décédé en 1973.

LA MENACE

FANTÔME

JOE MALONE


Une bannière jaunie au plafond du Colisée. Une plaque commémorative posée sur une maison du quartier Saint-Jean-Baptiste. Un souvenir flou dans l'esprit des amateurs de hockey. Il ne reste plus des exploits de Joe Malone à Québec que son spectre.


KATHLEEN LAVOIE
klavoie@lesoleil.com

Et pourtant, il y a 100 ans, le «Fantôme», comme on l'a surnommé, hantait les patinoires de l'Association nationale de hockey et menait les Bulldogs à la conquête d'un premier «trophée Stanley». Une prouesse qui, à 21 ans, a contribué à édifier sa légende.

Premier champion marqueur de la LNH, triple vainqueur de la Coupe Stanley, recordman du circuit Bettman, Joe Malone n'a pas volé son statut. En 1998, le magazine *The Hockey News* lui accordait le 39^e rang dans son palmarès des 100 meilleurs joueurs de l'histoire de la LNH, 17 rangs après Patrick Roy (qui jouait toujours), 17 rangs devant un autre héros local, Peter Stastny.

«Joe Malone a été le joueur le plus dominant de son époque, analyse Steve Dryden, éditeur en chef du magazine à l'époque. Plusieurs l'ont surpassé depuis, mais c'était un joueur d'exception, un joueur spécial.»

Aussi remarquables furent ses succès sur la glace, aussi rares sont les rappels de ce passé glorieux. À l'exception de quelques objets d'une importance relative — une reliure, une montre, une série de cartes —, le même vide règne dans les voûtes du Temple de la renommée du hockey.

MÉMOIRE D'UN FILS

Le grand gardien de la mémoire de Joe Malone reste... Joe Malone. Son fils. Le seul de ses trois enfants toujours vivant (l'aînée, Bernice, s'est éteinte en 2011 et le cadet, Donald, est décédé en 1985). Âgé de 88 ans, Joe Jr réside à London, en Ontario, avec sa femme Rita. C'est là que *Le Soleil* l'a retrouvé en janvier, et qu'il nous a ouvert son coffre aux trésors.

«Comme je suis né un an avant qu'il prenne sa retraite, je ne l'ai jamais vu évoluer, mais je l'ai tout de même vu jouer un peu, raconte le fils Malone. Lorsque je jouais à l'école secondaire, il avait participé à une partie père-fils.

Rapide comme l'éclair, Joe Malone n'avait pas son pareil pour mystifier les gardiens de but. Sur les patinoires de l'Association nationale de hockey, puis de la Ligue nationale, le joueur de centre de Québec était, avec sa technique de patinage unique (droit), ses feintes savantes et sa touche magique autour du filet, aussi difficile à suivre qu'à contrer.

— PHOTO TEMPLE DE LA RENOMMÉE DU HOCKEY

Dans les cinq premières minutes, il avait marqué trois buts. Il avait alors décidé de se retirer. Il ne voulait pas embarrasser les autres pères. Il n'aimait pas étaler ses succès.»

Dans la demeure de Joe Jr, quelques pièces sont consacrées aux souvenirs de son père. Sur un mur de la salle de séjour, la fameuse photo de groupe de la conquête de 1912 par les Bulldogs. Autour, des objets précieux : patins, programmes officiels et quelques souvenirs aux couleurs des Canadiens, pour qui Malone a aussi brillé. La collection aura éventuellement sa place au Panthéon, mais pour l'instant, Joe Jr y tient précieusement.

Au fil des articles de journaux cumulés par la mère de Malone, Louisa, puis par Joe Jr, assemblés en de larges reliures, défilent les chapitres d'une fascinante histoire, dont le prologue s'est écrit à Sillery, sur les berges du fleuve Saint-Laurent. C'est là, sur une glace raboteuse, que le deuxième d'une famille de 11 enfants, né le 28 février 1890 d'un père d'origine irlandaise (Maurice-Joseph Malone) et d'une mère franco-ontarienne (Marie-Louise «Louisa» Rochon), a appris à patiner.

«À l'époque, ils vivaient dans une petite maison aujourd'hui démolie, près de l'église de Sillery, se souvient Malone fils. Mon père m'a raconté qu'avec ses frères Jeff, Clifford et John, il glissait dans la côte pour se rendre jusqu'au fleuve, sur lequel ils jouaient.»

Athlète accompli, Joe Malone brillait aussi sur les terrains de crosse et de baseball, mais il n'y excellait pas autant qu'au hockey. Dès ses débuts avec la formation junior des Crescents en 1907, le grand efflanqué de 17 ans a ouvert bien des yeux, ce qui lui a valu de signer un premier contrat professionnel avec les Bulldogs. Il y connaîtra une campagne recrutée du tonnerre, inscrivant huit buts en 12 matchs.

UNE LÉGENDE EST NÉE

Québec ne dispute que deux matchs l'année suivante, refusant de rallier la nouvelle Association nationale de hockey (ANH). Cette mise en veilleuse des Bleu et blanc forcera le «Fantôme» à



Âgé de 88 ans, Joe Malone Jr a reçu *Le Soleil* à sa résidence de London, Ontario, où il nous a ouvert son coffre aux trésors. — PHOTO LE SOLEIL, YAN DOUBLET

aller jouer en Ontario, où il inscrira 10 buts en 12 parties avec Waterloo. Après leur hiatus, les Bulldogs acceptent finalement d'adhérer à l'ANH pour la saison 1910-1911. À 20 ans, Malone est nommé capitaine.

La légende de Malone commence à s'écrire vraiment l'année suivante. L'électrisant numéro 4 met ses qualités de leader à profit, guidant son équipe, contre toute attente, vers son premier championnat. «Il était le joueur le plus jeune de son équipe, observe son fils. Seulement 21 ans. Je trouve impressionnant qu'il ait pu être le capitaine d'une équipe comptant des joueurs plus expérimentés comme Joe Hall et Paddy Moran.»

Il ne s'agissait pourtant que du début. En 1912-1913, Malone décroche le championnat des marqueurs, avec un dossier de 43 buts en 20 matchs. Les Bulldogs remportent leur deuxième Coupe Stanley. En séries, Malone inscrit neuf buts en un match!

De 1913 à 1916, les Bulldogs, privés de plusieurs éléments en raison de la Première Guerre mondiale, ne se qualifient pas pour les séries. Malone, lui, évite le service militaire en raison de ses talents d'outil leur à l'usine de fusils Ross Rifle, sur les Plaines. Après la saison 1916, Joe Malone épouse Mathilda Power. Comme cadeau de nocces, ses coéquipiers se cotisent pour lui offrir un magnifique coffret de bois, qui trône toujours dans la salle à dîner de son fils. Bernice

naîtra l'année suivante, quelques semaines après que Malone eut décroché un autre championnat des marqueurs.

MON MEILLEUR ENNEMI

En difficultés financières malgré leurs succès, les Bulldogs se voient dans l'impossibilité de rejoindre la toute nouvelle Ligue nationale de hockey en 1917. L'équipe est dissoute. Et le repêchage de dispersion envoie Joe Malone chez l'ennemi montréalais, les Canadiens.

C'est ainsi que «Gentleman Joe», un apôtre du jeu propre, se retrouve partenaire de trio de l'autre grande vedette de l'époque, Newsy Lalonde, un joueur qu'il considère vicieux. Faisant preuve de son humilité caractéristique, il accepte de patrouiller l'aile gauche de Lalonde, afin de ménager l'égo du légendaire centre des Canadiens.

«C'était son grand rival. Ils ont eu quelques batailles épiques qui se sont conclues en blessures. Ma mère n'aimait pas Lalonde, parce qu'il avait coupé mon père au visage plusieurs fois avec son bâton», se souvient Joe Jr.

Sur la glace, l'association de Malone et Lalonde fait néanmoins fureur, permettant à l'ancien Bulldogs de décrocher le premier championnat des compteurs de l'histoire de la LNH. Cet exploit lui procurera un contrat avantageux : 25 \$ par match!

Une fracture à un bras l'a toutefois ralenti l'année suivante. Il n'a pas pu prendre part aux

séries contre Seattle. «Lalonde disait que la ligne qu'il formait avec Malone et Didier Pitre était la meilleure avec laquelle il avait jamais joué, raconte Joe Jr. Il avait affirmé que si Malone avait joué, ils auraient gagné la Coupe...»

DE RETOUR À QUÉBEC

La reprise des activités des Bulldogs, sous le nom d'Athlétiques de Québec, et leur arrivée dans la LNH ramèneront Malone dans la capitale en 1919. Il remporte un autre championnat des marqueurs, avec une contribution de 39 buts! Mais l'équipe n'est plus que l'ombre d'elle-même.

Forcé de déménager après une première saison désastreuse dans la LNH, le Club Québec devient les Tigers de Hamilton en 1920-1921. La formation flirtera avec les bas-fonds du classement au cours des deux saisons suivantes. Le «Fantôme», aussi entraîneur, y bouclera néanmoins des campagnes de 37 et 31 points.

Ne souhaitant plus évoluer avec Hamilton, Malone est suspendu par les Tigers au début de la saison 1922-1923. Les Canadiens

1917

FIN DES BULLDOGS

LE REPÊCHAGE DE DISPERSION ENVOIE MALONE CHEZ LES CANADIENS

feront son acquisition. Mais à 33 ans, son étoile ne brille plus autant. Confiné à un rôle de réserviste, il ne marquera qu'un but en 20 matchs. Il disputera son dernier le 23 janvier 1924.

Comme il n'a participé à aucun match des séries cette année-là, les Canadiens n'inscrivent pas son nom sur la Coupe Stanley. La LNH considère néanmoins sa contribution, et le crédite d'une troisième coupe.

LE TEMPLE

Après sa carrière d'athlète, Malone déménage à Montréal où il devient outilleur chez Northern

2824248

LES SPORTIFS EN VOYAGE

Nous organisons ces voyages depuis 29 ans

BASEBALL

PLUSIEURS FORAITS DISPONIBLES

Red Sox, Yankees, Blue Jays et encore plus...

À partir de **215\$**

PÂQUES à NEW YORK

Le spectacle de Michael Jackson du Cirque du Soleil

et option **HOCKEY**

CAPITALS vs RANGERS

6 au 8 avril 2012

À partir de **499\$**

POUR INFOS SUR CES VOYAGES ET NOS AUTRES FORAITS:

www.sportifs.qc.ca
info@sportifs.qc.ca

418 683-6388
1 800 267-7678

En collaboration avec Voyages A+ et Autobus Bell-Horizon

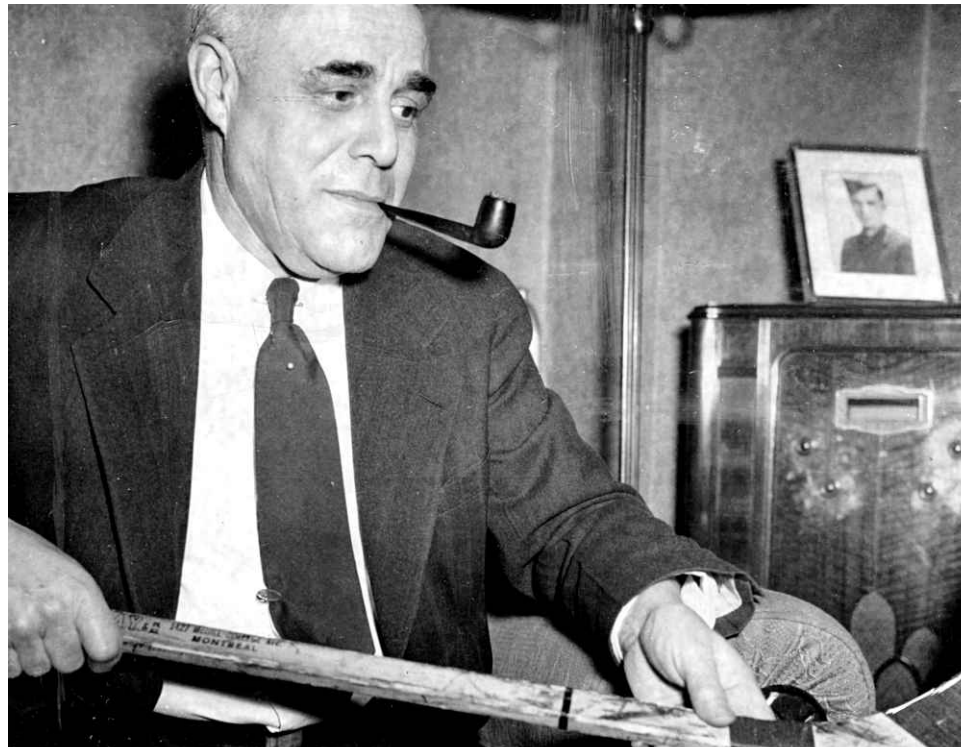
DÉTENTEUR D'UN PERMIS DU QUÉBEC.

La maison d'un géant

Le promeneur à l'œil averti peut apercevoir dans le quartier Saint-Jean-Baptiste la maison qui a abrité la plus grande vedette sportive du début des années 1900 à Québec. Au 734, Philippe-Dorval, une discrète épigraphe rappelle le passage du hockeyeur Joe Malone en ces murs. Il y est demeuré entre 1907 et 1917, selon le service de la toponymie de la Ville de Québec. C'est donc là que le «Fantôme» habitait à l'époque des deux conquêtes de la Coupe Stanley par les Bulldogs, en 1912 et 1913. *Stéphanie Martin*



— PHOTO LE SOLEIL, PATRICE LAROCHE



☛ Electric (Nortel). Joe Jr y travaillera également en tant que comptable. Le «Fantôme» dirigera en parallèle l'équipe de hockey de l'Université de Montréal.

En 1950, il est intronisé au Temple de la renommée, en même temps que Newsy Lalonde. L'événement sera dignement célébré à Québec, qui n'a pas oublié son héros. Une grande réception, à laquelle ont participé d'anciens coéquipiers, a été organisée au Collège de Sillery, où on lira un télégramme de félicitations de Clarence Campbell, président de la LNH, suivi d'un banquet au

réputé restaurant Kerhulu, de la côte de la Fabrique.

«Tous ont relevé l'esprit d'équipe de Joe Malone, son habileté comme joueur au manie [sic] du gouret sensationnel, qui en faisait un compteur superbe, malgré la force des cerbères et la rudesse des défenses en plus de l'obligation de jouer les 60 minutes presque sans repos», relate *L'Action catholique*.

Trois ans seulement après s'être retiré de la vie active, Joe Malone succombe à une crise cardiaque, le 15 mai 1969, à l'âge de 79 ans. Contrairement à ses

Joe Malone à son domicile montréalais en février 1945. Cinq ans plus tard, il sera intronisé au Temple de la renommée du hockey.

— PHOTO ARCHIVES LA PRESSE

parents, qui reposent au Mount Hermon Cemetery à Sillery, il est enterré au cimetière de la paroisse Saint-Laurent, à Montréal.

BANNIÈRE AU COLISÉE

Le 23 décembre 1982, une bannière honorant ses exploits est hissée dans les hauteurs du Colisée, en même temps que celles des Bulldogs, des Remparts et des As, lors d'une cérémonie précédant un duel Canadien-Nordiques. Donald Malone est sur place. Mais les journaux du lendemain en ont surtout pour Jean Béliveau et Jean-Claude Tremblay...

Trente ans plus tard, Malone fils n'a qu'un vœu : «Espérons que le centenaire de la Coupe Stanley des Bulldogs remettra ses exploits en lumière...»

NOS REPORTAGES SUR LE NET

BIEN AVANT CROSBY, IL Y AVAIT MALONE

Voyez des extraits vidéo de l'entrevue accordée par Joe Malone Jr à notre journaliste Kathleen Lavoie à son domicile de London, Ontario. videos.lesoleil.com



SUBARU

Confiance et évolution

VOS
MEILLEURS CHOIX
SUR LA GLACE

JAPONAIS ET PLUS ENCORE !

Association des concessionnaires Subaru du Québec | www.quebec.concessionsubaru.ca

DE HOCKEYEUR À INVENTEUR

KATHLEEN LAVOIE

klavoie@lesoleil.com

Il n'y a pas que sur la glace que Joe Malone a fait preuve de créativité. Intéressé par l'évolution du sport, il inventera, au début des années 1920, quelques pièces d'équipement pour le compte de la compagnie Draper-Maynard.



Publicité vantant l'équipement dessiné par Joe Malone.

— PHOTO COLLECTION MARC DURAND

Du lot, ce sont ses patins, les Joe Malone Special, qui obtiendront le plus grand succès.

Commercialisées comme les «Lucky Dog Kind», en référence aux succès des Bulldogs, les lames imaginées par Joe Malone se voulaient une version améliorée des premiers patins à tubes de l'époque.

«Tout le long de sa vie, mon père a travaillé dans l'outillage», explique Joe Jr. À Québec, il bossait à l'usine Ross Rifle, armurerie située sur les Plaines. Il jouait encore chez les pros quand il s'est lancé dans l'invention d'un nouveau genre de lames de patins,

avec un tube plus léger. «Elles étaient utilisées par le Club Québec, les Canadiens, Hamilton et Boston. Lui-même les a utilisées. Moi aussi, je les ai utilisées. Mon oncle Clifford également, lorsqu'il venait en visite. Elles étaient fonctionnelles!» assure Joe Jr.

Le travail de conception de ces lames a été effectué à Québec. Vendues sans la bottine de cuir qui se dégradait plus rapidement, les Joe Malone Special étaient faites d'acier à haute teneur en carbone et soudées à l'électricité. Elles se démarquaient des lames traditionnelles par le rétrécissement du tube, que Malone avait fait passer de trois quarts de pouce à un demi-pouce, et l'aminçissement de la base de métal. De «construction scientifique», elles étaient décrites dans un catalogue de 1925 comme étant «plus légères, plus rapides et plus résistantes». «À l'époque, on vendait ces lames 7,50 \$ et il fallait ajouter un autre 7,50 \$ pour la bottine», se rappelle Joe Jr.

Encore aujourd'hui, le fils Malone admet être impressionné par cet aspect de la carrière de son père, qui confirme encore davantage son statut de pionnier du sport. «Je suis fier de ses exploits de hockeyeur, mais je



Commercialisées sous le nom de «Lucky Dog Kind», les lames créées par Joe Malone étaient une version améliorée des premiers patins à tubes. — PHOTO LE SOLEIL, YAN DOUBLET

suis aussi fier de ce qu'il a accompli en tant qu'inventeur, avec ses patins. Ce n'était pas quelqu'un de très éduqué. Il avait étudié par correspondance. Il n'avait pas de diplôme. Mais c'était quelqu'un de très habile.»

Dans les années 30, Joe Malone allait également créer un nouveau bâton de hockey, lui aussi breveté, dont la particularité était d'être fait en deux pièces. «C'était un bâton plus long, dont on pouvait séparer la palette du manche, pour la remplacer. Ma sœur, qui est décédée l'été dernier, se souvenait de l'avoir vu fabriquer ça.»

«Je suis fier de ses exploits de hockeyeur, mais je suis aussi fier de ce qu'il a accompli en tant qu'inventeur, avec ses patins. Ce n'était pas quelqu'un de très éduqué. Il avait étudié par correspondance»

— Joe Malone Jr

2012

Meilleur choix sécurité[†]
INSURANCE INSTITUTE
FOR HIGHWAY SAFETY
GAMME SUBARU 2012

Subaru est le seul constructeur à recevoir une mention « Meilleur choix sécurité » de l'IIHS pour tous ses modèles, et ce, pour une troisième année consécutive.



MEILLEURE MARQUE GRAND PUBLIC
GAMME SUBARU 2012

Subaru nommée Meilleure marque grand public par ALG Canada pour une troisième année consécutive.



DES EXPLOITS INÉGALÉS

KATHLEEN LAVOIE

klavoie@lesoleil.com

Pas moins de 88 ans après son dernier match, Joe Malone détient toujours des records de la Ligue nationale. Aussi durables que sa légende, ces marques individuelles ont résisté à l'épreuve du temps et à l'attaque de surdoués tels que Gordie Howe, Wayne Gretzky et Mario Lemieux. Cela n'empêche pas son fils, Joe Malone Jr, d'être nerveux chaque fois qu'un joueur s'en approche. «Ça arrive occasionnellement et le cœur m'arrête à tout coup!» admet-il en riant.

Il peut se rassurer. Le jour n'est pas venu où les records établis par son père seront battus. Le plus intouchable demeure celui de la moyenne de buts par match en une saison — un mirobolant 2,2! —, inscrit à son arrivée avec les Canadiens, en 1917-1918. Formant un trio explosif avec Newsy Lalonde et Didier Pitre, le «Fantôme» a cumulé 44 buts en 20 matchs! Il a fallu 27 ans avant qu'un autre joueur marque plus de buts en une saison. En 1945, un certain Maurice Richard en a inscrit 50.

SEPT BUTS EN UN MATCH

À son retour avec Québec en 1919-1920, Malone, motivé par une saine rivalité avec son ancien coéquipier Lalonde, redevient champion marqueur de la ligue (49 points contre 46), et ce, même si son équipe en arrache sur la patinoire. À cette époque, Malone et Lalonde s'échangent le titre de champion marqueur année après année. Le centre des Canadiens ne sera toutefois jamais parvenu à égaler le record du plus grand nombre de buts dans un match

établi par Malone le 31 janvier 1920 dans la capitale.

Ce soir-là, alors qu'il fait un froid de canard à l'aréna du parc Victoria, le numéro 4 inscrit sept buts — et il s'en fait refuser un! —, dans une victoire de 10-6 sur les St. Patricks de Toronto. Les journaux rapportent que le froid était si intense dans l'aréna que plusieurs joueurs ont été indisposés, dont l'attaquant des St. Pats, Cy Denneny, qui s'était gelé la main. Ce fut également la plus petite foule de la saison pour un match professionnel à Québec (1200 amateurs).

«Joe Malone a été l'étoile de la soirée pour les locaux. Le grand attaquant a connu son meilleur match de la saison, réalisant une performance individuelle qui n'a pas été égalée cette année. Il a non seulement marqué sept buts, mais il a joué une excellente partie», écrit le *Quebec Chronicle*.

Au cours de sa carrière, Joe Malone a aussi connu cinq matchs de cinq buts ou plus, un autre record qui perdure.

Très humble, la vedette des Bulldogs a souvent relativisé ses marques en rappelant qu'à l'époque, les joueurs disputaient la presque totalité des rencontres — les changements de trions ont été introduits en 1912 — et que les gardiens étaient beaucoup moins bien protégés. Ces derniers n'ont d'ailleurs été autorisés à se jeter sur la patinoire pour arrêter une rondelle qu'en 1917-1918.

«Le hockey est différent aujourd'hui, note Joe Malone Jr. Les joueurs ne jouent pas aussi longtemps dans un match. Mon père jouait de 50 à 55 minutes dans un match. De leur côté, les gardiens n'étaient pas aussi bons et leurs jambières n'étaient pas aussi grosses! Je pense qu'il a été chanceux.»

À son arrivée avec les Canadiens, le «Fantôme» a cumulé 44 buts en 20 matchs!

JOE

LES RECORDS DE MALONE

Le plus de buts en un match (SAISON RÉGULIÈRE)

7	JOE MALONE (1920)
★	Newsy Lalonde (1920)
★	Joe Malone (1920)
★	Corb Denneny (1921)
★	Cy Denneny (1921)
★	Syd Howe (1944)
★	Red Berenson (1968)
★	Darryl Sittler (1976)

Moyenne de buts par match en une saison (AU MOINS 20 BUTS)

2,20	JOE MALONE (1917-1918)
1,80	Cy Denneny (1917-1918)
1,64	Newsy Lalonde (1917-1918)
1,63	Joe Malone (1919-1920)
1,61	Newsy Lalonde (1919-1920)

Le plus de matchs de cinq buts en carrière (CINQ BUTS OU PLUS)

5	JOE MALONE
4	Wayne Gretzky Mario Lemieux
3	Newsy Lalonde
2	Maurice Richard, Bryan Trottier, Darryl Sittler, Cecil Dye

DOMAINE SAINT-DOMINIQUE

Parce que la vie évolue sans cesse, le **Domaine Saint-Dominique** devient la solution idéale pour qui veut profiter du meilleur, dès maintenant et pour toutes les années devant.

Pour ne plus avoir à déménager, nous vous accueillons avec tout ce dont vous avez vraiment besoin...

confort douillet
espaces lumineux
aménagement extérieur vaste et relaxant
ambiance chaleureuse
environnement sécuritaire
soins personnalisés
personnel compétent et attentionné

Les SUITES

DU DOMAINE

Et lorsque votre condition physique, le demandera... nos soins s'adapteront à chacun de vos besoins.

perte d'autonomie légère
perte d'autonomie sévère
soins de fin de vie

Également disponibles...
Chambres pour période de convalescence

www.domaine-saint-dominique.com

CQA CONSEIL QUÉBÉCOIS D'AGRÈMENT
ACCOMPAGNER LES ORGANISATIONS POUR UNE GESTION INTÉGRÉE DE LA QUALITÉ
Agreed by International Society for Quality in Health Care (ISQH)

Permis de CHSLD (5123-3138)

Nous ne pouvons admettre les personnes atteintes de la maladie d'Alzheimer ou d'une démence vasculaire avancée.

1045 boul. René-Lévesque Ouest
418 • 681-3561 info@domaine-saint-dominique.com

Les anglos à Québec, les francos à Montréal

Il y a 100 ans, la plupart des joueurs de hockey étaient anglophones. «Les citoyens d'origine britannique étaient très intéressés par le sport, mais les francophones, beaucoup moins», explique Mario Trépanier, membre de la Société internationale de recherche sur le hockey.

Plusieurs joueurs des Bulldogs étaient d'origine irlandaise, un fait que l'historien Robert McGoldrick associe aux similitudes entre le hockey et un sport d'origine irlandaise, le hurling, qui se

joue sur gazon avec une balle et une crosse. «Les Irlandais ont vu les similitudes et se sont tout de suite intéressés au hockey», explique-t-il.

Jusqu'en novembre 1912, seuls les Canadiens de Montréal avaient le droit d'embaucher des joueurs «canadiens-français». Mais comme les francophones représentaient désormais 12 % des hockeyeurs, les équipes se sont vu accorder la permission d'aligner deux francophones et les Canadiens, deux anglophones.

Les Canadiens avaient aussi un pouvoir d'attraction important auprès des joueurs en raison de leur grosse masse salariale... de 5000 \$. «On était bien loin des salaires d'aujourd'hui! À cette époque, un joueur des Bulldogs gagnait en moyenne autour de 200 \$ par année. Ils avaient tous un autre emploi et travaillaient souvent le jour ou le lendemain des matchs, quand ils n'avaient pas à voyager», souligne M. Trépanier.

Ian Bussièrès

Il s'intéresse depuis plusieurs années aux exploits des anciennes vedettes du hockey à Québec que sont Joe Malone, Joe Hall et Paddy Moran. N'empêche, pour le collectionneur Mario Trépanier, les Bulldogs de Québec n'ont jamais existé!

LES BULLDOGS

L'ÉQUIPE QUI N'A JAMAIS EXISTÉ



IAN BUSSIÈRÈS

ibussièrès@lesoleil.com

«Il faut rendre aux anglophones ce qui revient aux anglophones : le nom officiel de l'équipe était le Quebec Hockey Club», raconte le Lévisien, membre de la Société internationale de recherche sur le hockey.

Les Bulldogs? Un surnom, qui a néanmoins traversé le temps.

Il suffit de jeter un coup d'œil dans les journaux de 1912 pour constater que jamais ce vocable n'apparaît. À l'époque, c'est simplement le Club Hockey Québec. Alors pourquoi le nom *Bulldogs* a-t-il traversé les décennies jusqu'à trôner dans les hauteurs du Colisée Pepsi, pour souligner les deux championnats de 1912 et de 1913?

C'est une erreur, selon Marc Durand, animateur, collectionneur et passionné du Club Hockey Québec. Ce dernier, à force de recherches fastidieuses dans les journaux de l'époque, en est venu à identifier l'origine de ce surnom. «J'ai fouillé vraiment comme un malade!» rigole-t-il.

Et il n'est pas peu fier de cette trouvaille. C'est le journaliste sportif Tommy Gorman, du *Ottawa Citizen*, qui, pour la première fois en février 1913, a nommé le Club Québec ainsi, soutient-il. Après un match contre Ottawa dominé par les Québécois, Gorman écrit : «Joe Hall, le *bulldog*, un nom entendu dans la communauté hockey.»

LE CHIEN DE JOE HALL

«Pourquoi Bulldogs? Parce que c'est une équipe qui ne lâche jamais. Une équipe qui s'agrippe à la Coupe Stanley qu'elle avait gagnée en 1912»,

rappelle M. Durand. D'ailleurs, sur la photo d'équipe de 1913, un chien bouledogue pose fièrement avec les joueurs.

Il est là à cause du nouveau surnom de l'équipe, affirme Marc Durand. Selon ses informations, il s'appelait Togo et avait comme maître Joe Hall.

Mais «Bulldogs» reste un surnom et si l'on se fie à Marc Durand, l'appellation officielle qui devrait apparaître sur les bannières, au Colisée, c'est Club Hockey Québec.

Après la fin des Bulldogs, ce nom n'a plus été évoqué avant 1998, quand Marius Fortier et d'autres actionnaires ont tenté de relancer l'équipe de la Ligue

internationale de hockey, autrefois connue sous le nom de Rafales de Québec.

Le nouveau groupe avait choisi de rebaptiser l'équipe les Bulldogs pour rappeler le patrimoine victorieux de la bande de Joe Malone, mais comme plusieurs investisseurs se sont défilés à la dernière minute, les nouveaux Bulldogs n'auront finalement jamais vu le jour.

En fin de compte, les Bulldogs de Québec n'auront donc jamais existé...

Avec la collaboration de Stéphanie Martin



RENDEZ-VOUS RATÉ

En 1917-1918, les Bulldogs devaient faire partie de la toute nouvelle Ligue nationale de hockey (LNH), mais ont plutôt décidé de prendre une «année sabbatique» en raison de problèmes financiers et des baisses d'assistances causées par la Première Guerre mondiale et la grippe espagnole. Les Bulldogs sont finalement mis en veilleuse pendant deux saisons, et les joueurs prêtés à d'autres formations.

En 1919-1920, Michael Quinn les ressuscite sous le nom de Quebec Athletic Club pour leur première et seule saison dans la LNH. Malgré la présence de Joe Malone, meilleur marqueur de la ligue, Québec termine au dernier rang, avec quatre victoires et 20 défaites. Avant la saison 1920-1921, la LNH a repris possession de l'équipe, qu'elle a vendue à des investisseurs de Hamilton. Ian Bussièrès

Québec a amorcé sa conquête de la précieuse Coupe Stanley dans un amphithéâtre érigé à un endroit de rêve : sur la Grande Allée, tout près du parlement, à l'endroit même où se situe aujourd'hui l'entrée des plaines d'Abraham.

DERRIÈRE LA CONQUÊTE, UN ARÉNA



SAMUEL AUGER

sauger@lesoleil.com

Le Quebec Skating Rink de 1912 était aussi mémorable qu'a pu l'être la formation championne des Bulldogs. Avec ses grandes arches de bois, l'édifice avait séduit les citoyens. Le toit était bas, et l'espace, exigu. À peine deux étages de haut pour rassembler les premiers amateurs de hockey de Québec. Peu importe : on y a retrouvé pour certaines occasions des foules de près de 6000 personnes!

Cette patinoire recouverte a été imaginée par l'architecte William Tutin Thomas, un Montréalais qui a laissé sa signature sur plusieurs édifices dans la métropole, révèle le Centre canadien de l'architecture.

En 1912, l'aréna avait déjà du vécu. Les patineurs le fréquentaient depuis 1877. L'édifice avait même eu le temps de déménager. La première version de l'aréna a en effet été érigée sur le côté nord de la Grande Allée, devant le parlement. Mais en 1888, le gouvernement veut agrandir. Les patineurs sont de trop sur le terrain du provincial... et ils seront chassés.

C'est finalement le gouvernement fédéral qui viendra à la rescousse. Ottawa offre — gratuitement — le terrain sur le côté

sud de la Grande Allée. En 1892, les Bulldogs jouent tous leurs matchs sur cette patinoire démenagée de quelques mètres.

Dans la décennie 1900, le hockey bénéficie du coup de pouce d'un jeune festival embryonnaire, un certain Carnaval de Québec. «Dès les années 1900, on retrouve des grandes foules. C'est le Carnaval qui a fait connaître le hockey! Il avait mis à son programme des matchs», raconte l'historien Donald Guay, auteur du livre *L'histoire du hockey au Québec - Origine et développement d'un phénomène culturel*.

UNE «ZONE FAMILLE»

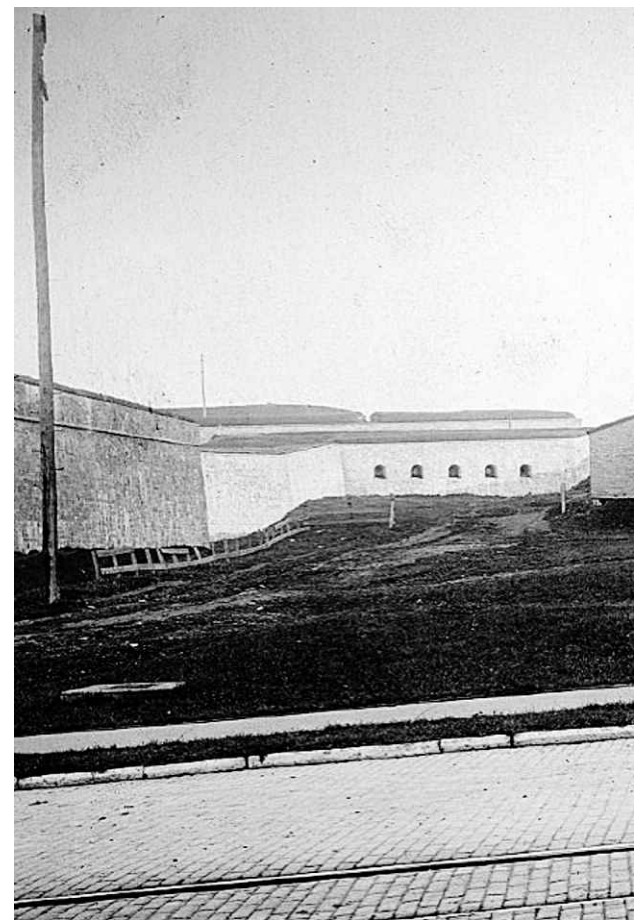
Dans l'amphithéâtre de la Grande Allée, les foules impressionnent. Environ 2000 personnes sont présentes à chaque match des Bulldogs. Déjà, on voit à travers l'occupation de l'amphithéâtre les premiers signes des stratégies de marketing modernes pour attirer les foules. Le Quebec Skating Rink avait presque sa «zone famille». «Il s'agissait des billets les moins chers, évidemment. Ça coûtait 8 \$ par année pour les billets de saison. Mais l'idée des billets de saison était déjà là», précise Donald Guay.

On ne faisait pas que jouer au hockey sur les plaines d'Abraham. «Il y avait aussi d'autres sports. Et ils faisaient concurrence au hockey, raconte M. Guay. La raquette, la crosse, tout cela faisait concurrence au hockey. Et l'athlétisme aussi. À l'époque, il y avait des compétitions

d'athlétisme à l'intérieur même de l'aréna. Il y avait des courses à pied, sur plusieurs jours.» Le mot n'était peut-être pas à la mode, mais les gens de Québec avaient déjà sur le territoire un amphithéâtre multifonctionnel... Fait surprenant, le Quebec Skating Rink comptait pas moins de 40 loges de neuf places, que les entreprises pouvaient se payer moyennant la somme de 12 \$ par année. En 2012, le vieillissant Colisée de Québec compte 41 salons d'entreprises... un seul de plus que son ancêtre d'il y a 100 ans.

Les Bulldogs ont cessé d'y jouer après leur deuxième conquête de la coupe en 1912-1913. La ligue voulait les voir déménager (voir encadré). Mais aussi, le gouvernement fédéral souhaitait aller de l'avant avec la création d'un grand parc public sur les Plainnes, son legs du 300^e de Québec en 1908. Parmi les options envisagées, le club de hockey suggère entre autres d'élire domicile sur un terrain adjacent sur les Plainnes. Le gouvernement fédéral refuse, et le litige se rend en cour, soutient l'historien de l'Université Laval Jacques Mathieu, dans son ouvrage *Les plaines d'Abraham, Le culte de l'idéal*.

Les Bulldogs ont fini par déménager fin 1913 dans un amphithéâtre flambant neuf en basse ville, dans l'actuel parc Victoria. Et le gouvernement fédéral a récupéré en partie son terrain de prédilection lorsque le Quebec Skating Rink a été ravagé par les flammes en 1918.



Le Quebec Skating Rink était situé sur la Grande Allée, à l'entrée des Plainnes. Pour voir l'endroit tel qu'il est aujourd'hui : photos.lesoleil.com

— PHOTO ARCHIVES COMMISSION DES CHAMPS DE BATAILLE NATIONAUX

Le premier au monde

Les Montréalais ont inventé le hockey, accueillant en 1875 le premier match de l'histoire entre deux formations de l'Université McGill. Mais Québec a inventé le concept même des arénas.

Avant le Colisée et le Quebec Skating Rink des Bulldogs, la capitale québécoise a eu le Quebec Skating House, la toute première tentative d'amphithéâtre de patin au monde, selon le Musée des civilisations à Ottawa.

Érigé en 1851 ou 1852 — les historiens divergent sur ce point —, le Skating House n'avait ni loges d'entreprises, ni gradins, ni bandes... À vrai dire, on n'y jouait même pas au hockey!

Il s'agissait néanmoins de la première patinoire naturelle couverte d'un toit. Une patinoire que l'on fréquente «quand il poudre, quand il fait trop froid pour se promener en voiture ou même pour marcher, quand le vent souffle ou qu'on n'a rien de mieux à faire», raconte le lieutenant-colonel Benjamin Martindale dans son journal *Recollections of Canada*.

«Elle était éclairée au gaz. C'était une patinoire faite pour le patinage avant tout. On ne parlait pas encore de hockey», poursuit l'historien à la retraite Donald Guay, qui a passé une bonne partie de sa carrière à étudier la naissance du hockey dans la province.

ENFANTS NOYÉS, LES PATINS AUX PIEDS

«À l'époque, dans les années 1850, le patinage, c'était la grande activité populaire. C'était l'activité sociale par excellence, on faisait de grandes mascarades. On patinait sur les lacs et les rivières. C'est une activité spontanée. On allait même à la messe en patins! Il y avait même des noyades. Des enfants ont été retrouvés noyés avec les patins aux pieds...»

Le prix des billets, en 1912

40

loges de neuf places chacune à 12 \$ par place pour la saison

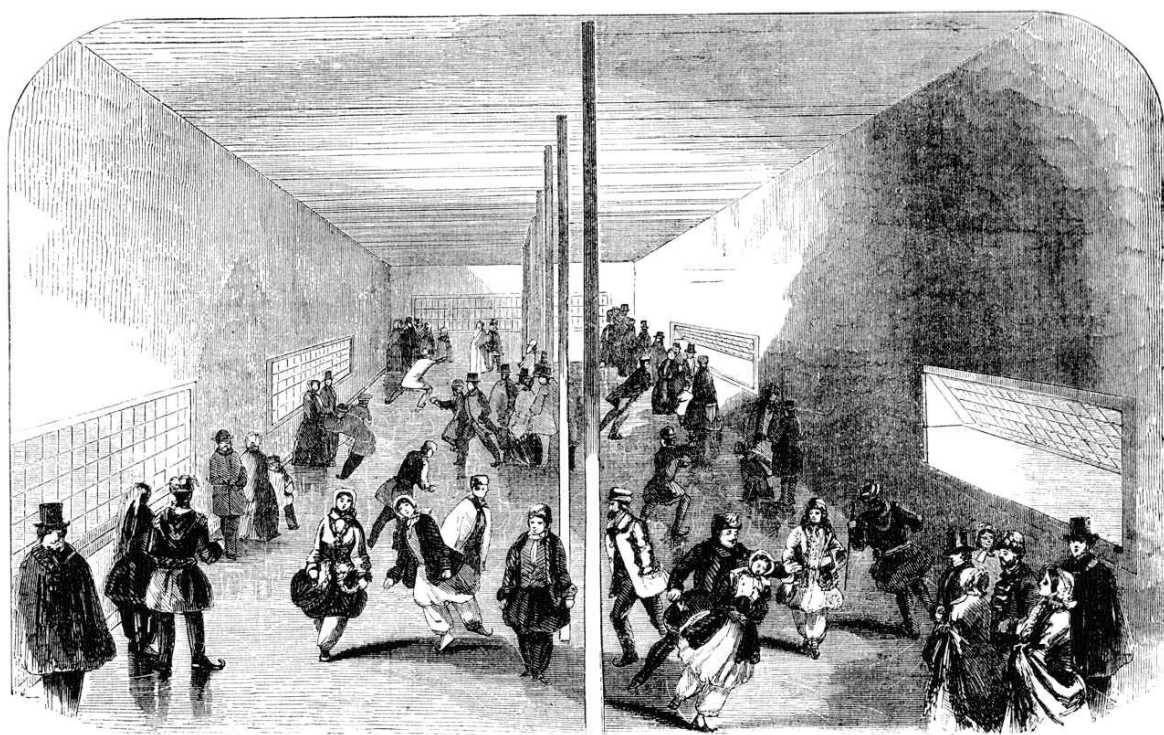
500 SIÈGES À 25¢

500 SIÈGES À 50¢

200 SIÈGES À 75¢

500 SIÈGES À 1,00\$

200 SIÈGES À 1,25\$



WINTER LIFE IN CANADA—SKATING IN THE CLUB HOUSE, QUEBEC.

«LE PATINAGE DANS UNE PATINOIRE COUVERTE»

«L'intérieur d'un hangar du quai de la Reine, à Québec, a été aménagé en club de patinage parce que les membres désiraient pratiquer leur sport favori à l'abri du mauvais temps et de la neige qui, au Canada, couvre si souvent et pour longtemps les terrains de patinage. Au début de la saison, le plancher du bâtiment est inondé d'environ un pied d'eau, et le bonhomme Hiver fait bientôt le reste en convertissant cette eau en une solide couche de glace. Des foules des deux sexes se réunissent pour s'y divertir. C'est parmi les dames qu'on trouve les patineurs les plus audacieux et les plus gracieux.»

— Légende accompagnant la première illustration du Quebec Skating House, la première patinoire couverte au monde. Le texte est tiré du *Ballou's Pictorial Drawing Room Companion* du 12 janvier 1856

Le Quebec Skating House, aménagé sur le quai de la Reine, a permis une pratique plus sécuritaire du patin. Il offrait un léger confort, avec un poêle à bois et quelques canapés réservés aux dignitaires en bordure de la glace naturelle. L'éclairage au gaz permettait d'éclairer les patineurs en tout temps. La patinoire était étroite. L'immeuble faisait à peine

36 mètres par 18 mètres de large. On est loin des standards éventuels de la Ligue nationale de hockey. Aucune photo ne semble témoigner de l'immeuble, mais une iconographie réalisée en 1856 tirée du *Ballou's Pictorial Drawing Room Companion* et basée sur les récits de l'époque confirme toutefois la présence d'un aréna couvert à Québec.

Les citoyens se sont appropriés les lieux, et ont surnommé l'endroit le «Club House».

Lors de grands banquets et de mascarades, des tables avec boissons surgissaient sur la glace, et la fanfare du 25^e Régiment s'occupait du volet musical.

Le Quebec Skating House a été le rendez-vous des patineurs jusqu'en 1864. **Samuel Auger**

Pas d'amphithéâtre, pas de club

STÉPHANIE MARTIN

smartin@lesoleil.com

«Il est d'urgence que Québec possède et avant longtemps, un aréna ou endroit convenable aux rencontres de ligues. [...] Un aréna vaste et moderne en tout point.»

Un plaidoyer lancé en 2012 pour le retour d'une équipe de la Ligue nationale de hockey à Québec? Non. Le débat actuel pour doter la capitale d'un nouvel amphithéâtre n'a rien de nouveau. Cet extrait est tiré du *Soleil* de 1911, alors que le Club Hockey Québec est menacé de perdre sa concession de l'Association nationale de hockey (ANH) s'il ne trouve pas rapidement un endroit plus approprié pour jouer, en remplacement du désuet Quebec Skating Rink.

L'aréna des Plaines était d'abord conçu pour le patinage d'agrément, mais il convient mal à la tenue d'activités telles que les matchs de hockey. Juste avant le début de la saison en 1911-1912, la grogne se fait entendre au sein de l'ANH. Plusieurs sont d'avis que Québec devrait être mise de côté, en raison de ses installations inadéquates. Même les joueurs s'en mêlent. Percy Lesueur, gardien de but d'Ottawa, affirme sans gêne que «le Club Québec ne devrait pas rester dans la ligue, à moins qu'il ne se construise un autre patinoir dans la vieille capitale».

Il faut dire que dans la région de Toronto, une autre formation joue du coude et tente d'orchestrer l'éviction de Québec, à son propre profit. À la fin de la saison précédente, la NHA comptait cinq équipes : les Wanderers, les Canadiens, Ottawa, Renfrew et Québec. Le Club Hockey Tecumseh espère être admis dans le groupe sélect et plaide pour le départ de Québec. L'équipe affirme que deux clubs de Toronto valent plus financièrement que deux équipes montréalaises.

«Ceci n'est peut-être pas erroné, convient *Le Soleil* du 25 octobre 1911. Quelle figure Québec peut-il faire à côté de clubs qui ont à leur disposition de vastes patinoirs, un public amateur nombreux?» D'autant plus que l'équipe torontoise allait bientôt se doter d'une glace artificielle...

Les dirigeants du Club Québec vont entamer de sérieuses discussions auprès de la ligue pour convaincre ses autorités que Québec a toujours sa place, mais surtout pour assurer que l'érection d'un nouvel aréna est sur la bonne voie.

Dans la ville, on s'active depuis septembre pour organiser «une compagnie» qui serait en charge de la construction d'un nouvel amphithéâtre. On fait appel aux hommes d'affaires de Québec, mais aussi de Montréal. On ne s'embarrasse pas de règles d'éthique et d'encadrement des activités de lobbying. Les discussions se déroulent directement à l'hôtel de ville.

À l'assemblée annuelle de la ligue, en novembre, le vent tourne en faveur de Québec. Le club Tecumseh est admis dans la ligue, mais c'est Renfrew qui lui cède sa place. Cependant, l'équipe torontoise ne participera pas à la saison 1911-1912, car son aréna n'est pas prêt à temps. C'est l'arroseur arrosé.

Quant à Québec, elle l'aura, son amphithéâtre moderne. En décembre 1913, après un houleux débat à l'hôtel de ville sur... l'emplacement. Mais ça, c'est une autre histoire!

LES RÈGLES DU JEU

Mille neuf cent douze fut également l'année où le hockey, dans ses règles, aura fait des pas de géant vers sa forme définitive. Survol de la pratique du hockey à l'époque, alors que les dirigeants se préoccupent déjà beaucoup du jeu trop fermé et des coups salauds...

KATHLEEN LAVOIE

klavoie@lesoleil.com

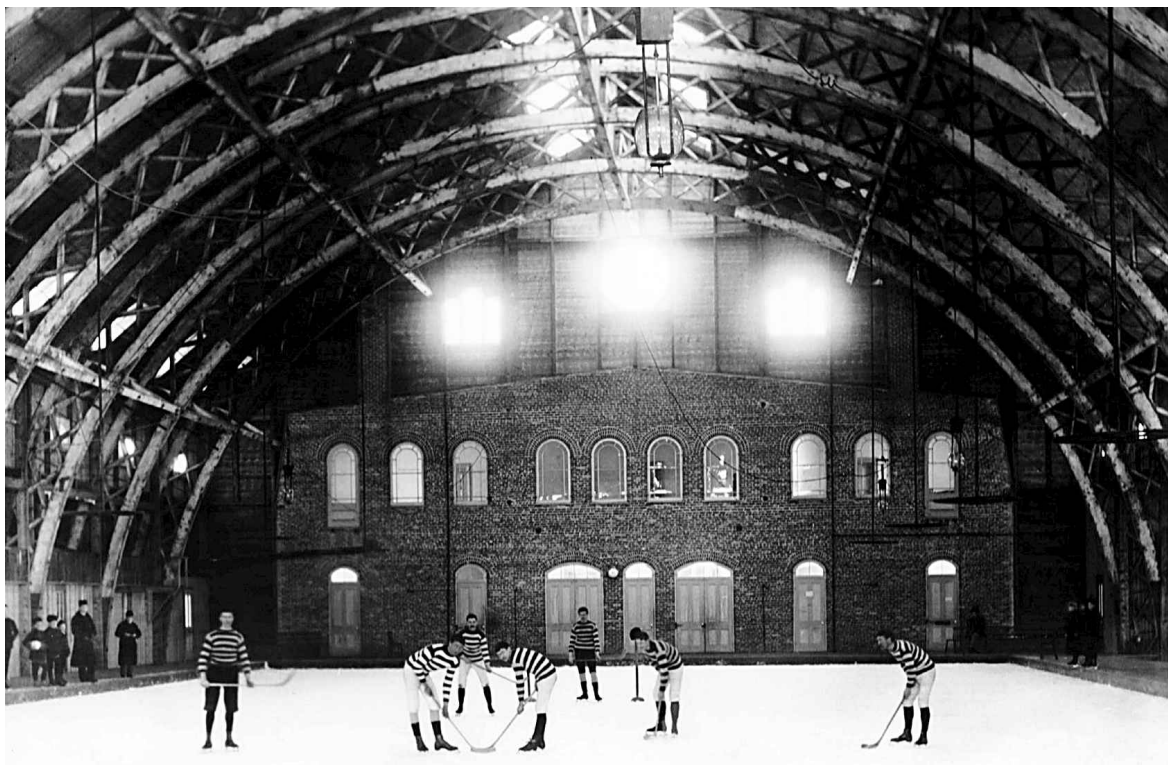
LA FIN DU MARAUDEUR

C'est lors de la saison 1911-1912 que l'Association nationale de hockey abolit la position de maraudeur (*rover*) et adopte le jeu à cinq contre cinq, en plus des gardiens. La mesure est instaurée afin de réduire les dépenses des équipes, mais aussi pour ouvrir le jeu et éliminer les coups sournois sur la patinoire... Cette décision déplaît toutefois aux partisans de Québec, convaincus qu'elle nuira aux performances de l'équipe réputée pour son contrôle de la rondelle. «Ils jugent que les équipes de six hommes sont de nature à empêcher l'exécution de belles combinaisons. On estime aussi que la charge d'attaquer les buts est trop ardue pour être imposée tout spécialement à trois hommes», écrit-on dans *Le Soleil* du 19 janvier 1912.

LE NUMÉRO DES BULLDOGS

1

Lors d'une réunion des dirigeants de la ligue, ce sont les délégués des Bulldogs, Michael J. Quinn et Louis Lagueur, qui proposent d'ajouter des numéros au bras gauche des chandails. Les joueurs les porteront d'abord sur des brassards. Puis, les numéros seront cousus à l'avant des maillots. Cette nouveauté permet de mieux identifier les joueurs, mais surtout de stimuler la vente de programmes aux amateurs...



Le Quebec Skating Rink des plaines d'Abraham hébergeait les Bulldogs avant d'être détruit en 1918.

— PHOTO ARCHIVES COMMISSION DES CHAMPS DE BATAILLE NATIONAUX

GARDIENS, DEBOUT!

Avec la toute nouvelle distinction entre pénalités majeures et mineures, les infractions signalées en 1912 ne diffèrent pas tellement de celles d'aujourd'hui. Les fautes majeures de l'époque? Avoir lancé son bâton afin d'empêcher un point, commis un double-échec, frappé l'adversaire par-derrière, donné un croc-en-jambe ou avoir proféré des injures. Les mineures étaient constituées de pénalités pour avoir frappé la rondelle avec le pied, lancé la rondelle avec la main, levé son bâton plus haut que les épaules (sauf pour lancer au but). Grande différence : le gardien était encore puni quand il se jetait sur la glace pour effectuer un arrêt. Il devait rester debout!

PHOTO COLLECTION MARC DURAND



LA LOI DU PORTEFEUILLE



Si la nature des infractions à punir n'a guère changé, les sanctions, par contre, sont de tout autre nature en 1912! Toute transgression mineure était passible d'un avertissement. Après trois avertissements, un joueur devait déboursier 5 \$ et quitter la patinoire. Une pénalité majeure entraînait, elle, une amende de 5 \$ sur-le-champ et l'exclusion de la partie. Un joueur exclu était remplacé par un réserviste. «Le fait d'éviter de la brutalité, dans les joutes, est un résultat dont tous les vrais *sportsmen* doivent être fiers. Quand des "saliés" sont obligés de délier les cordons de leur bourse pour subir une punition, ils reviennent à de meilleurs sentiments. Le sport professionnel doit être gouverné strictement, sans faiblesse», soutenait alors *Le Soleil*.

UNE BONNE PASSE

Au cours de la saison 1911-1912, les équipes étaient composées de neuf joueurs en uniforme, soit six réguliers — trois attaquants, deux défenseurs et un gardien — et trois réservistes. Les défenseurs, dont le duo était composé d'un pointeur et d'un couvre-pointeur, pouvaient jouer l'un derrière l'autre, plutôt que côte à côte, en raison du règlement interdisant les passes vers l'avant. En 1914, l'Association de hockey de la côte du Pacifique innove en ajoutant des lignes bleues sur la glace, dont l'objectif est justement de permettre les passes par l'avant en zone centrale. Jugées spectaculaires, ces passes seront éventuellement autorisées dans les trois zones.

AU SUIVANT!

C'est en 1912 que les changements de joueurs deviennent en tout temps permis pendant un match. Seule différence avec 2012 : le joueur retiré pour faire place à un autre ne pouvait pas revenir au jeu par la suite, à l'époque. Petite nuance en cas de blessures : «Dans le cas d'un joueur blessé, celui-ci aura 10 minutes de délai avant de revenir, mais la partie ne devra pas être interrompue, le côté opposé retirant un homme. [...] Le joueur blessé qui ne pourra revenir sur la glace au bout de 10 minutes pourra être remplacé», précise *Le Soleil* de l'époque.

OBJETS ISSUS DE LA COLLECTION PERSONNELLE DE MARIO TRÉPANIÉ

C'ÉTAIT LA BELLE ÉPOQUE

QUÉBEC EN 1912



FRANÇOIS BOURQUE

fbourque@lesoleil.com

Après un début de saison difficile, les Bulldogs prennent la tête du classement à la mi-février, en route vers une première Coupe Stanley.

Les journaux en font grand état. *L'Action sociale* décrit qu'une «foule nombreuse» se rassemble devant les commerces qui affichent en vitrine le pointage des matchs en cours, obtenu par télégraphe.

Devant le *tabaciste* Jos Hunt, rue Saint-Jean, «il y avait une foule telle que les tramways pouvaient à peine passer. Le magasin était rempli et à la porte, la foule bloquait la rue».

Le 3 mars, des milliers de partisans accueillent les héros à la gare de train du Canadien Pacifique et les portent en triomphe dans la côte du Palais jusqu'à l'hôtel Victoria.

Trois jours plus tard, la nouvelle du championnat se répand dans les quartiers et on célèbre dans les rues en entonnant une version remaniée du succès *What's the Matter with Father*.

Cette image d'une ville en liesse célébrant la Coupe Stanley doit cependant être nuancée.

La réalité est que les citoyens francophones, majoritaires à Québec depuis le départ de la garnison

britannique en 1871, sont plutôt indifférents aux succès des Bulldogs, analyse l'historien Jean-Marie Lebel, qui s'est beaucoup intéressé à cette période. Le «sport spectacle» est une affaire de «bourgeois anglophones», explique-t-il.

Les propriétaires, les administrateurs et les joueurs sont anglophones et ce sont majoritairement des anglophones qui vont les applaudir devant les commerces tenus par des anglophones ou au Quebec Skating Rink, l'aréna privé des Plaines.

Quelques élites francophones gravitent bien autour de l'équipe, comme le maire Napoléon Drouin, nommé président honoraire du club à l'automne 1911.

Mais les francophones n'ont pas encore leur place dans le hockey de haut niveau.

«Le sport spectacle est une affaire de bourgeois anglophones»

— L'historien Jean-Marie Lebel

Ils patinent pourtant depuis le début de la colonie. Assez qu'en 1748, l'intendant Bigot lance une ordonnance pour interdire le patinage dans les rues de Québec.

Mais en ce début de siècle, les francophones sont confinés aux «ronds de patinage» de leur quartier ou aux équipes de collège et d'université. Une partie du clergé s'oppose encore à toute forme de sport.

L'équipe de hockey de l'Université Laval à Montréal, qui aspire à la Ligue interuniversitaire, sera longtemps bloquée par Toronto, avant d'être admise en 1908.

Il faudra l'appui des Irlandais catholiques pour que les

Canadiens-français aient finalement accès aux grandes équipes.

L'alliance des catholiques francophones et irlandais contre les anglo-protestants conduira à la fondation des Canadiens de Montréal en 1909.

On parlera bientôt des «Flying Frenchman» et le hockey devient enfin le sport national, devant la crosse et la raquette.

À L'HIVER 1912, LES NOTABLES FRANCOPHONES ont autre chose en tête que les succès des Bulldogs.

Ils préparent pour juin le Congrès de la langue française, qui sera le véritable événement de l'année, relate l'historien Lebel.

Québec ayant perdu son statut de métropole, elle se découvre une «nouvelle raison de vivre» et devient le «bastion de la langue française en Amérique».

Plusieurs centaines de délégués venus du Canada et des États-Unis débarquent à Québec. La plupart ont pris le train de la Rive-Nord jusqu'à la gare du Canadien Pacifique (gare du Palais).

Les réunions ont lieu à l'Université Laval (Séminaire de Québec) et au parlement (bâti en 1886).

L'événement est solennel, populaire et festif avec des messes, des parades, des banquets, des discours et des divertissements.

Le dîner de clôture est tenu, comme on le ferait encore aujourd'hui, dans la salle des fêtes du Château Frontenac.

La vocation touristique de Québec est déjà reconnue, même s'il faudra



Napoléon Drouin a été maire de Québec de 1910 à 1916.

— PHOTO ARCHIVES LE SOLEIL

attendre 1926 pour voir pousser l'imposante tour centrale du Château, devenue indissociable de l'image de Québec.

Les visiteurs qui ont marché les rues du Vieux-Québec et de Saint-Roch ce printemps-là reconnaîtraient aujourd'hui l'essentiel de ce qu'ils ont vu à l'époque.

La papetière Anglo Pulp (1927) et l'édifice Price (1930) n'y sont pas encore, mais ce sont les mêmes tracés de rue, la même toponymie, les mêmes immeubles et maisons; parfois les mêmes bannières commerciales : Simons, Tabagie Giguère, Laliberté, Pharmacie Brunet, *Le Soleil*, Épicerie Moisan.

Les transformations les plus radicales (et les plus contestées) viendront plus tard : boulevard Charest (1933), autoroute Dufferin-Montmorency (1972) et aménagement de la Colline parlementaire.

LORSQUE NAPOLÉON DROUIN ARRIVE À LA MAIRIE EN 1910, Québec est en pleine expansion.

Saint-Sauveur est annexée depuis 1888 et la population dépasse 75 000 personnes avec l'annexion de Saint-Malo (1907) et Limoilou (1909).

Le centre se resserre, pendant que la banlieue reste un «tissu discontinu» où chaque bourg a sa vie propre, ses brasseries, ses services.

Au-delà de Belvédère, ce sont encore des terres agricoles. Le territoire de Québec s'arrête à Salaberry, mais Ville-Montcalm



Une vue de Québec en 1912. À cette époque, la tour centrale du Château Frontenac n'avait pas encore été bâtie. — PHOTO MUSÉE MCCORD (www.musee-mccord.qc.ca)

C'ÉTAIT LA BELLE ÉPOQUE

QUÉBEC EN 1912



FRANÇOIS BOURQUE

fbourque@lesoleil.com

Après un début de saison difficile, les Bulldogs prennent la tête du classement à la mi-février, en route vers une première Coupe Stanley.

Les journaux en font grand état. *L'Action sociale* décrit qu'une «foule nombreuse» se rassemble devant les commerces qui affichent en vitrine le pointage des matchs en cours, obtenu par télégraphe.

Devant le *tabaciste* Jos Hunt, rue Saint-Jean, «il y avait une foule telle que les tramways pouvaient à peine passer. Le magasin était rempli et à la porte, la foule bloquait la rue».

Le 3 mars, des milliers de partisans accueillent les héros à la gare de train du Canadien Pacifique et les portent en triomphe dans la côte du Palais jusqu'à l'hôtel Victoria.

Trois jours plus tard, la nouvelle du championnat se répand dans les quartiers et on célèbre dans les rues en entonnant une version remaniée du succès *What's the Matter with Father*.

Cette image d'une ville en liesse célébrant la Coupe Stanley doit cependant être nuancée.

La réalité est que les citoyens francophones, majoritaires à Québec depuis le départ de la garnison

britannique en 1871, sont plutôt indifférents aux succès des Bulldogs, analyse l'historien Jean-Marie Lebel, qui s'est beaucoup intéressé à cette période. Le «sport spectacle» est une affaire de «bourgeois anglophones», explique-t-il.

Les propriétaires, les administrateurs et les joueurs sont anglophones et ce sont majoritairement des anglophones qui vont les applaudir devant les commerces tenus par des anglophones ou au Quebec Skating Rink, l'aréna privé des Plaines.

Quelques élites francophones gravitent bien autour de l'équipe, comme le maire Napoléon Drouin, nommé président honoraire du club à l'automne 1911.

Mais les francophones n'ont pas encore leur place dans le hockey de haut niveau.

«Le sport spectacle est une affaire de bourgeois anglophones»

— L'historien Jean-Marie Lebel

Ils patinent pourtant depuis le début de la colonie. Assez qu'en 1748, l'intendant Bigot lance une ordonnance pour interdire le patinage dans les rues de Québec.

Mais en ce début de siècle, les francophones sont confinés aux «ronds de patinage» de leur quartier ou aux équipes de collège et d'université. Une partie du clergé s'oppose encore à toute forme de sport.

L'équipe de hockey de l'Université Laval à Montréal, qui aspire à la Ligue interuniversitaire, sera longtemps bloquée par Toronto, avant d'être admise en 1908.

Il faudra l'appui des Irlandais catholiques pour que les

Canadiens-français aient finalement accès aux grandes équipes.

L'alliance des catholiques francophones et irlandais contre les anglo-protestants conduira à la fondation des Canadiens de Montréal en 1909.

On parlera bientôt des «Flying Frenchman» et le hockey devient enfin le sport national, devant la crosse et la raquette.

À L'HIVER 1912, LES NOTABLES FRANCOPHONES ont autre chose en tête que les succès des Bulldogs.

Ils préparent pour juin le Congrès de la langue française, qui sera le véritable événement de l'année, relate l'historien Lebel.

Québec ayant perdu son statut de métropole, elle se découvre une «nouvelle raison de vivre» et devient le «bastion de la langue française en Amérique».

Plusieurs centaines de délégués venus du Canada et des États-Unis débarquent à Québec. La plupart ont pris le train de la Rive-Nord jusqu'à la gare du Canadien Pacifique (gare du Palais).

Les réunions ont lieu à l'Université Laval (Séminaire de Québec) et au parlement (bâti en 1886).

L'événement est solennel, populaire et festif avec des messes, des parades, des banquets, des discours et des divertissements.

Le dîner de clôture est tenu, comme on le ferait encore aujourd'hui, dans la salle des fêtes du Château Frontenac.

La vocation touristique de Québec est déjà reconnue, même s'il faudra



Napoléon Drouin a été maire de Québec de 1910 à 1916.

— PHOTO ARCHIVES LE SOLEIL

attendre 1926 pour voir pousser l'imposante tour centrale du Château, devenue indissociable de l'image de Québec.

Les visiteurs qui ont marché les rues du Vieux-Québec et de Saint-Roch ce printemps-là reconnaîtraient aujourd'hui l'essentiel de ce qu'ils ont vu à l'époque.

La papetière Anglo Pulp (1927) et l'édifice Price (1930) n'y sont pas encore, mais ce sont les mêmes tracés de rue, la même toponymie, les mêmes immeubles et maisons; parfois les mêmes bannières commerciales : Simons, Tabagie Giguère, Laliberté, Pharmacie Brunet, *Le Soleil*, Épicerie Moisan.

Les transformations les plus radicales (et les plus contestées) viendront plus tard : boulevard Charest (1933), autoroute Dufferin-Montmorency (1972) et aménagement de la Colline parlementaire.

LORSQUE NAPOLÉON DROUIN ARRIVE À LA MAIRIE EN 1910, Québec est en pleine expansion.

Saint-Sauveur est annexée depuis 1888 et la population dépasse 75 000 personnes avec l'annexion de Saint-Malo (1907) et Limoilou (1909).

Le centre se resserre, pendant que la banlieue reste un «tissu discontinu» où chaque bourg a sa vie propre, ses brasseries, ses services.

Au-delà de Belvédère, ce sont encore des terres agricoles. Le territoire de Québec s'arrête à Salaberry, mais Ville-Montcalm



Une vue de Québec en 1912. À cette époque, la tour centrale du Château Frontenac n'avait pas encore été bâtie. — PHOTO MUSÉE MCCORD (www.musee-mccord.qc.ca)



'Imperial Series' No. 223 The Picture Postcard Co., Ottawa.

Winter Market Scene, Quebec.

PHOTO ARCHIVES DE LA VILLE DE QUÉBEC

CHÔMEURS, À VOS PELLES!

En une du *Soleil* de ce jour-là, la description d'une «forte tempête qui fait rage depuis samedi dernier à Québec... Depuis 48 heures le service des tramways est dans un complet désarroi. Les balais électriques travaillent sans interruption. Le vent de nord-est sévit avec violence. Le fleuve en face de la ville est couvert de glaces épaisses et les Québécois pourraient revoir les ponts de glace d'autrefois pour peu que cela se continue». Au lendemain de la tempête, il faudra bien sûr déneiger. Les chômeurs qui veulent gagner quelques sous se portent volontaires à la porte de l'hôtel de ville avec leur pelle de bois. On les dirige là où on a besoin d'eux. À Montréal, la formule est si populaire qu'on fixera une règle pour donner la chance à tous de toucher un revenu. Après deux jours, il faut céder sa place à un autre.

1912

QUÉBEC AU

QUOTIDIEN

TEXTES ET RECHERCHE FRANÇOIS BOURQUE

sera bientôt annexée à son tour (1913).

L'ancienne frontière de la rue Salaberry a laissé des traces jusqu'à aujourd'hui : elle dépar- tage les adresses Est et Ouest sur les grandes artères comme René-Lévesque ou Grande Allée.

LA DERNIÈRE MOITIÉ DES ANNÉES 1800 A ÉTÉ DIFFICILE POUR QUÉBEC. L'ouverture de la voie maritime a sonné le déclin du port, la fin des grands chantiers navals et de l'accueil massif d'immigrants.

Le port de Québec, qui concurrençait jusque-là ceux de Boston et de New York comme porte d'entrée en Amérique, n'est plus dans le coup.

Le développement du rail sur la Rive-Sud et les retards dans la construction du pont de Québec ajoutent aux difficultés.

«L'étoile de Québec pâlit», note l'historien Réjean Lemoine.

La Ville s'est endettée pour construire un aqueduc vers le lac Saint-Charles et ses infrastructures ne valent guère mieux qu'au «Moyen Âge», décrit M. Lemoine.

Absence d'égout collecteur, logements insalubres, taux de mortalité infantile à 33 %, lait de piètre qualité, etc.

Les familles s'entassent dans des logements d'une ou deux pièces et demie, renchérit l'historien Jean Provencher.

La principale industrie de Québec, la chaussure, montre des signes d'essoufflement. On avait compté jusqu'à une trentaine de manufactures et plus de 3000 ouvriers en basse ville.

Ils descendaient des faubourgs le matin avec leur boîte à lunch. La vie de la ville était rythmée par le son des sirènes des quarts de travail des manufactures.

La concurrence extérieure force les employeurs à réduire les salaires, ce qui provoque grèves et lock-out et donne naissance à des syndicats ouvriers que soutiendra l'Église, à condition qu'ils soient catholiques.

MALGRÉ LA VIE DIFFICILE, Québec entre ces années-là dans la «modernité». On pave les rues et distribue l'électricité à ceux qui veulent et peuvent payer.

Le maire Drouin profite de l'élan donné par son prédéces- seur, Simon-Napoléon Parent, qui fut à la fois maire de Québec et premier ministre.

Conjoncture heureuse, le pre- mier ministre du Canada, Wil- frid Laurier, est aussi à l'époque député de Québec (1896 à 1911).

L'élan se poursuivra jusqu'au- delà de la Grande Guerre de 1914.

Pour se faire pardonner de ne pas l'avoir choisie comme capitale du Canada, l'ex-premier ministre McDonald avait donné à Québec l'arsenal militaire.

Lorsqu'éclate la guerre, les industries de fabrique de munitions font fortune. «Les guerres sont payantes pour Québec», observe l'historien Lebel.

Ces années seront pour Québec «la belle époque», note Jean Pro- vencher. Lebel parle aussi de «la belle époque de 1894-1918».

NAPOLÉON PARENT EST PASSÉ À L'HISTOIRE comme un des grands maires de Québec. «Un maire immense», commente Jean-Marie Lebel, à côté duquel son successeur Napoléon Drouin paraîtra petit.

Québec doit à Parent l'hôtel de ville de la rue Desjardins (1896), le premier grand parc public, Victoria (1897), la première biblio- thèque (1897), la première ligne de tramway électrique (1897), la mise en chantier du pont de Qué- bec (1900).

Parent est en poste pour les fêtes de 1908, dont l'historien Jean-Marie Lebel dira ceci : «Les fêtes du tricentenaire [...] éblouissent [...]. Au lendemain de [ce] succès éclatant, des sentiments de fierté et de confiance animaient bien des gens de Québec.»

NAPOLÉON DROUIN VIENT D'UNE FAMILLE MODESTE, installée dans Saint-Roch, et n'a qu'un cours primaire. Il n'est «pas un grand tribun», ni un «politi- cailleux», décrit M. Lebel.

Contrairement à des collègues qui ont d'autres ambitions, il fera toute sa carrière politique à l'hô- tel de ville.

D'abord comme conseiller de Saint-Roch où il est élu en 1896 puis réélu six fois sans opposition. Puis à la mairie de 1910 à 1916.

L'ÈRE DE GLACE

Il n'y a encore ni frigo ni glacière électrique, l'électricité ne servant qu'à éclairer. Pour la conservation, il faut aller découper la glace sur les plans d'eau — rivière Saint-Charles, lacs de la région. On manipule les blocs avec de grosses pinces. La plus belle glace provient de la baie de Beauport où on peut compter jusqu'à 300 travailleurs en même temps, rapporte l'historien Jean Provencher. La glace est acheminée aux compagnies de transport, hôtels et commerces. On trouve aussi un entrepôt de glace dans chaque quartier de la ville et des marchands vont de porte en porte vendre les blocs de glace pour les glacières maison.



Tramway rue d'Auteuil, près du parc de l'Esplanade.

— PHOTO ARCHIVES DE LA VILLE DE QUÉBEC

LE PREMIER GRATTE-CIEL

Le premier «gratte-ciel» de Québec est inauguré en 1912 sur la rue Saint-Pierre, la «Wall Street» de Québec avec ses édifices en pierre de taille où logent banques, courtiers, assureurs, notaires, avocats et commerçants. Inspiré par l'École d'architecture de Chicago, l'immeuble fait neuf étages. C'est le plus haut et le plus moderne de Québec. Il abrite les bureaux de la Dominion Fish & Fruit Limited, spécialisée dans les poissons frais, salés et fumés. On y retrouve aujourd'hui l'hôtel Germain-Dominion.

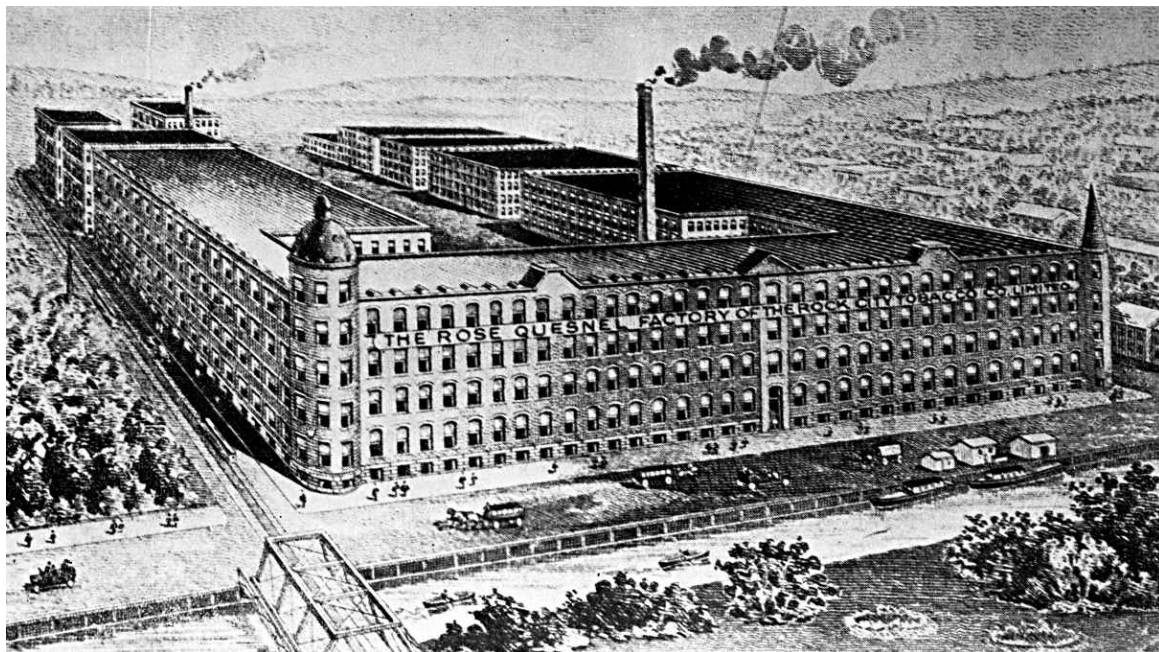


PHOTO ARCHIVES DE LA VILLE DE QUÉBEC

UN MAIRE, UNE ROCK CITY

Né à l'île d'Orléans en 1862, Olivier-Napoléon Drouin est tout jeune lorsque sa famille déménage dans Saint-Roch et y ouvre un commerce d'épicerie. À la mort du paternel, le futur maire de Québec fonde en 1899 avec ses frères la Rock City Tobacco, la grande manufacture de tabac et de cigarettes, qui a survécu jusqu'à aujourd'hui, rue Dorchester, face au parc Victoria. La Rock City deviendra alors le plus grand fabricant de tabac au Canada. L'usine emploie 500 personnes, en majorité des femmes, et compte 25 représentants dans tout le pays. On y fabrique des dizaines de marques de cigarettes et de cigares, dont les populaires Rose Quesnel, Sweet Rose, Bluebird et Britannia.

DES AUTOS À TROIS VITESSES

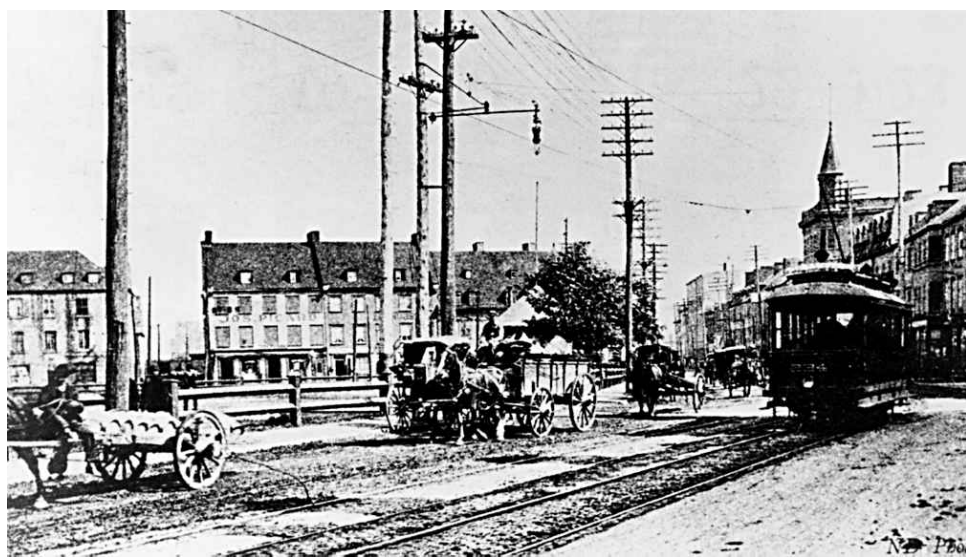
L'usage de l'automobile se répand rapidement : 87 autos en circulation en 1911; 316 en 1913; 1231 en 1917 et plus de 10 000 dans les années 20. La toute première voiture à moteur à Québec : une Léon Bollée que le chirurgien-dentiste Henri-Edmond Casgrain avait importée de France en 1897. Lorsque celui-ci l'avait mise à l'essai sur le chemin Sainte-Foy, en banlieue de Québec, son passager avait constaté que «l'effet était vertigineux», relate l'historien Jean Provencher sur son blogue ⁽¹⁾. La voiture avait trois vitesses : 5 m/h, 9 m/h et 18 m/h. Le premier accident d'auto mortel à Québec survient en octobre 1908 lorsqu'une jeune fille de 17 ans est renversée par une voiture qui arrive sur elle à «vive allure»... à 6 m/h, décrit *Le Soleil*. Une section locale du Club automobile est fondée à Québec en 1912 par l'homme d'affaires Frank Carrel, qui avait aussi été quelques années plus tôt à l'origine du premier Carnaval de Québec.

(1) <http://jeanprovencher.com/2011/10/19/premiere-victime-de-lauto-en-ville/>

NOS REPORTAGES SUR LE NET

D'HIER À AUJOURD'HUI

À quoi ressemblait Québec il y a 100 ans? Retrouvez sur notre site Internet d'autres photos de la ville au temps des Bulldogs. Et pour comparer, nous avons photographié les mêmes endroits en 2012. Une manière de voir que certains lieux n'ont pas tellement changé... photos.lesoleil.com



Carte postale de la rue Saint-Paul en 1907 — PHOTO ARCHIVES LE SOLEIL

Homme d'affaires prospère, il est le président fondateur de l'usine de tabac Rock City.

Il saura s'allier aux élites de l'Église et du Parti libéral et va même «s'acoquiner avec les syndicats catholiques d'ouvriers», commente Réjean Lemoine.

Son programme : gel des taxes, amélioration du service d'aqueduc

et d'incendie, création de bains publics et de bibliothèques.

Il souhaite aussi que tous les citoyens puissent voter, même les locataires (cela n'arrivera finalement qu'en... 1965).

Trois réalisations du maire Drouin ont un écho jusqu'à aujourd'hui, pas nécessairement pour les mêmes raisons :

- création du parc de l'Exposition (devenu ExpoCité);
- construction du pont Drouin (1912) et abolition du péage sur les ponts menant à Limoilou;
- création d'un régime de pensions pour les officiers municipaux.

LA PRESSE DU DÉBUT DE SIÈCLE EST VIGOUREUSE ET CRITIQUE.

Québec compte alors trois quotidiens francophones (*Le Soleil*, *L'Événement* et *L'Action sociale*) et deux anglophones (*Le Chronicle* et le *Telegraph*).

À l'hôtel de ville, il n'y a ni comité exécutif ni parti politique. Des comités font rapport au conseil sur les enjeux de la ville; pour faire passer un projet, maire et élus doivent débattre publiquement et convaincre leurs collègues.

Les débats étaient «plus transparents» et la Ville, «plus démocratique», croit Jean-Marie Lebel.

Le maire Drouin a généralement bonne presse, mais on lui fait aussi des critiques sur la dette de la Ville et ses valeurs éthiques.

Lorsqu'il se représente pour un troisième mandat, le maire écrit aux contribuables : «Comme le

ferait tout homme d'honneur à ma place, je me refuse absolument à partir en malfaiteur...»

Il parle d'une campagne de «vagues insinuations, de sous-entendus, de soupçons plus ou moins voilés» qui concernent «l'exécution de travaux de pavage, de ponts, d'éclairage».

Il demande la «permission de rester à mon poste jusqu'à ce que toutes ces améliorations aient été terminées».

Estimant avoir été traité injustement, il écrit au *Chronicle*.

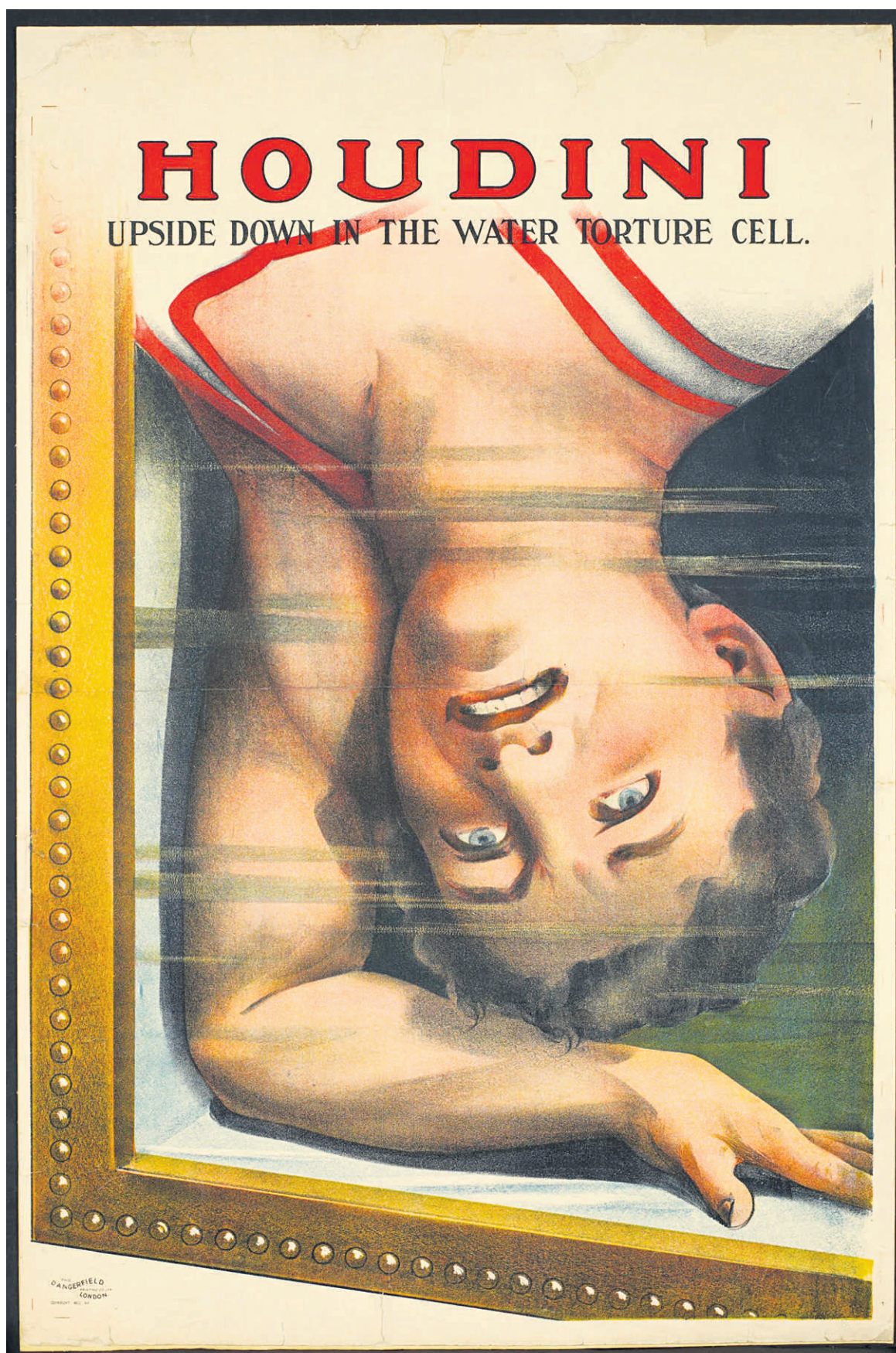
«Monsieur le Rédacteur, à mon arrivée à Québec on attire mon attention sur un article de votre journal en date du 7 courant, intitulé «Quebec Tax Payers Are Alarmed Over Big Expenditures»...

«Cet article est de nature à alarmer le public si vous ne lui faites pas connaître comment et pourquoi cet argent a été dépensé.» Suit une longue démonstration des dépenses de la Ville qu'il demande au journal de publier.

La ville de Québec a beaucoup changé en 100 ans. Mais la politique, pas tant que cela.

De quoi parlaient vos arrière-grands-parents? De la vie sur Mars, de la mondialisation et, surtout, du rythme effréné de la vie moderne. Car en 1912, tout va décidément trop vite.

LE MONDE DE TOUS LES POSSIBLES



Lithographie datant de 1913, montrant un célèbre numéro de Harry Houdini. Malgré la popularité grandissante du cinéma, le magicien demeure la grande vedette mondiale. — ARCHIVES LE SOLEIL, AP

En l'espace d'une génération, le monde a vu apparaître l'auto, l'avion et le cinéma!



JEAN-SIMON GAGNÉ

jsgagne@lesoleil.com

En l'espace d'une génération, le monde a vu apparaître l'automobile, l'avion et le cinéma! Un avion vient d'atteindre l'altitude prodigieuse de 5610 mètres! Une automobile a dépassé la vitesse de 200 km/h! On annonce pour bientôt la généralisation d'une invention récente: la photographie en couleur!

L'époque appartient aux optimistes. Dans la bonne société, il n'est pas rare que des convives portent un toast à l'avenir du genre humain. À Paris, dans le quartier Montmartre, on s'exclame devant la première enseigne au néon. De nouveaux matériaux révolutionnaires font leur apparition. Le plastique, le caoutchouc synthétique, l'acier inoxydable et — ô miracle — le papier cellophane.

La science propose tellement de réponses qu'elle craint de manquer de problèmes. Les travaux du Prix Nobel de médecine de 1912, Alexis Carrel, laissent entrevoir la possibilité de transplanter un organe. Le climatologue allemand Alfred Wegener commence à élaborer sa théorie sur la dérive des continents. L'idée lui serait venue lors d'un voyage au Groënland, en observant les glaces se disloquer.

Si l'expression «village global» existait, il faudrait s'empresser de l'employer à toutes les sauces. Les résultats de la Bourse de New York sont désormais retransmis en direct, par télégraphe, dans les grandes capitales. Même les voyages transatlantiques n'effrayent plus personne. Vers 1850, il fallait en moyenne 45 jours pour traverser l'Atlantique, entre le port français du Havre et New York. En 1900, le voyage dépassait rarement une semaine. En 1912, un paquebot français traverse l'Atlantique en cinq jours et demi.

Les plus audacieux parlent déjà de «mondialisation». En 1912-1913, la part des exportations dans la production mondiale

atteint des sommets qui ne se reproduiront plus avant les années... 1990. «Pour ceux qui disposent d'un revenu confortable, le monde est plus libre qu'il ne l'est aujourd'hui», affirme l'historien américain David Fromkin dans *Le dernier été de l'Europe*.

«On peut aller pratiquement n'importe où sur la planète sans avoir à demander la permission à quiconque, rappelle Fromkin. On n'a [presque] jamais besoin de passeport et beaucoup n'en possèdent pas: l'académicien français André Siegfried fait ainsi le tour du monde muni en tout et pour tout, en guise de papier d'identité, de sa seule carte de visite personnelle.»

MARS ATTAQUE

Dans l'euphorie ambiante, tous les prodiges semblent possibles. Quelques mois plus tôt, *The New York Times* annonce que des chambardements majeurs se déroulent sur... Mars. «Les Martiens ont construit deux immenses canaux en deux ans: d'immenses travaux d'aménagement ont été accomplis dans un temps incroyablement court par nos voisins planétaires.»

Bien sûr, il s'en trouve pour dire que les choses vont trop vite. Le 1^{er} janvier, à Paris, le journal *Le Gaulois* se demande: «Où sont passées les traditions du jour de l'An?» Un peu plus tard, une auteure à succès, M^{lle} de Saint Géhan, se désole «des jeunes filles d'aujourd'hui aux tenues négligées et aux mœurs dissolues».

Peu importe. Car l'air du temps s'acharne à donner tort aux grincheux. En 1910, le quotidien britannique *The Independent* pouvait encore se moquer du cinéma. «Il est vraisemblable que cette marotte disparaîtra dans les toutes prochaines années», raillait-il. Deux ans plus tard, on ne rit plus. Le cinéma triomphe. En 10 ans, la population de Hollywood va passer de 5000 à 35 000 personnes. Et le salaire de certaines actrices donne le vertige: 1000\$ par semaine! Deux ou trois fois ce que gagne un ouvrier durant toute une année!

Malgré la popularité grandissante du cinéma, c'est le magicien Harry Houdini qui demeure la grande vedette mondiale. Le 21 septembre, à Berlin, Houdini inaugure son plus célèbre numéro: le supplice chinois. Suspendu la tête en bas, il est plongé dans un réservoir d'eau, dont il doit s'extirper. Explication du maître: «La recette la plus efficace pour attirer une foule consiste à laisser savoir qu'à une heure et à un endroit précis, quelqu'un va essayer de faire quelque chose qui pourrait lui coûter la vie en cas d'échec.»

GUERRE IRRÉALISTE

En général, la vie quotidienne n'a rien d'une rigolade. Dans les quartiers pauvres, la moitié des enfants meurent avant d'avoir atteint l'âge de six ans. Le record mondial pour l'espérance de vie appartient au Danemark, avec 57 ans.

En janvier 1912, des milliers d'ouvrières des usines de textile déclenchent une grève à Lawrence, au Massachusetts. La répression policière est si féroce

qu'elle émeut les gens d'un bout à l'autre du continent. Au cours d'un défilé, les grévistes insèrent sur une bannière un message qui passe à l'histoire: «Du pain et des roses».

Dans les colonies européennes, les «indigènes» ne sauraient aspirer à des droits égaux à ceux des Blancs. Aux États-Unis, la ségrégation raciale reste encore la règle. Le 18 octobre, le champion boxeur Jack Johnson est arrêté pour sa liaison avec une Blanche. Condamné à un an et demi de prison, Johnson devra se réfugier à Montréal, puis en France.

Pourtant, rien ne semble pouvoir s'opposer à la marche du progrès. Même la guerre semble devenue impossible. Dans le livre *La grande illusion*, traduit dans 22 langues, l'auteur, Norman Angell, soutient que l'interdépendance des économies rend la guerre irréaliste.

Les militaires ont beau se préparer à une guerre, ils semblent dépassés par les événements. «Les avions sont des jouets intéressants, mais sans valeur militaire», analyse le futur maréchal Ferdinand Foch, professeur de stratégie militaire à l'école supérieure de la guerre.



BELLE ÉPOQUE RÉVOLUE

Avec le recul, le naufrage du *Titanic*, dans la nuit du 14 au 15 avril 1912, annonce la fin d'une époque où tout semble possible. Mais pour l'heure, personne n'a une vision claire de l'avenir. Le 10 février 1912, à Paris, l'éditeur Marc Houbert rejette la première partie d'un manuscrit qui lui avait été soumis par un jeune inconnu. «Mon cher ami, écrit-il, [...] je ne puis comprendre qu'un monsieur puisse employer 30 pages à décrire comment il se tourne et se retourne dans son lit avant de trouver le sommeil.»

L'inconnu se nomme Marcel Proust. Le nom du livre: *À la recherche du temps perdu*.

Au même moment, à Vienne, capitale de l'Empire austro-hongrois, un autre inconnu broie du noir. Le jeune homme a dû renoncer à son rêve d'entrer à l'Académie des arts. Il survit de peine et de misère en vendant des aquarelles. Dans quelques mois, il va déménager à Munich, en Allemagne, pour échapper au service militaire d'un empire multiethnique qu'il déteste. Le monde ne va pas tarder à découvrir toute l'amertume qui consume cet individu, un certain Adolf Hitler.

La Belle Époque ne sera bientôt plus qu'un souvenir...

Arrêté pour sa liaison avec une Blanche, le boxeur américain Jack Johnson est condamné à un an et demi de prison. Il va alors se réfugier à Montréal, puis en France.
— ARCHIVES LE SOLEIL, AP

1912 en trois dates



EMBOUTEILLAGE AU PÔLE SUD

Le Britannique Robert Scott et son imposante équipe de scientifiques voulaient être les premiers à atteindre le pôle Sud. L'expédition avait nécessité deux années de préparation et l'établissement d'un imposant camp de base, à 1300 km de la cible. Le 17 janvier, après 33 jours de marche, l'équipe de cinq explorateurs choisis pour l'approche finale atteint le pôle. Une terrible surprise les attend. Une autre équipe, conduite par le Norvégien Roald Amundsen, les a précédés sur les lieux! Le drapeau norvégien flotte sur le pôle Sud depuis un mois! Complètement découragés, Scott et ses hommes n'ont plus la force de parcourir l'interminable route du retour. Les uns après les autres, ils périssent de faim, de froid ou de maladie. Huit mois plus tard, on retrouve le corps gelé de Scott dans une tente, à côté de son journal de bord. Sur la dernière page, l'infortuné explorateur a écrit: «La fin n'est plus très loin.»



LA FIN DE L'EMPIRE CHINOIS

Quand le petit empereur Pu Yi renonce au pouvoir, en février 1912, 2000 ans d'histoire impériale prennent fin. Pour fêter l'événement, de nombreux hommes se font couper la natte, symbole de l'asservissement des Chinois aux empereurs manchoux. Jamais l'expression «enfant-roi» n'a paru aussi appropriée que pour désigner ce petit garçon colérique, qui vient de fêter ses six ans. Chaque matin, les courtisans reniflent même avec déférence ses excréments, pour s'assurer de l'état de santé de ce «fils du Ciel». En janvier 1912, des révolutionnaires ont proclamé la république à Nankin, grande ville du sud-est. Mais le nouveau régime connaît des débuts extrêmement modestes. Avant le départ de l'empereur, les révolutionnaires ne contrôlent guère plus que quatre provinces. Et une bonne partie du pays reste encore dominé par des puissances étrangères. Profitant de la faiblesse de la Chine, la Russie va encourager la Mongolie extérieure à proclamer son indépendance. La Grande-Bretagne va s'empresser d'occuper le Tibet. La Chine va bientôt sombrer dans une longue période de guerre civile, qui prendra fin avec la victoire des communistes de Mao, en 1949.



Le Titanic au moment de son départ du port de Southampton

— PHOTOTHÈQUE LE SOLEIL, AP



LE NAUFRAGE DU TITANIC

À 23h40, le 14 avril 1912, le plus grand paquebot du monde, le *Titanic*, heurte un iceberg à environ 600 km au sud-est de Terre-Neuve. À bord, il faut un certain temps pour réaliser l'ampleur de la catastrophe. Le premier signal de détresse n'est expédié qu'à minuit quinze. La première embarcation de sauvetage n'est descendue en mer qu'à minuit quarante-cinq. Dans la confusion générale, elle ne contient que 28 personnes, sur une possibilité de 65. La panique et la confusion ne font qu'accentuer un fait incontournable: il n'y a que 1178 places à bord de la vingtaine d'embarcations de sauvetage! Le *Titanic* avait quitté l'Angleterre le 10 avril. Il devait atteindre New York le 16. En tout, 1500 personnes vont trouver la mort; 700 seront rescapées. Au début, plusieurs journaux refusent même de croire au désastre. Le 15 avril, la manchette du journal québécois *La Patrie* se veut rassurante. «Après plusieurs messages pessimistes, on apprend que tout le monde est sauf.» **Jean-Simon Gagné**

VOTRE
MEILLEUR
CHOIX
SUR LA
GLACE

2012



SUBARU

Confiance et évolution

IMPREZA

2.0i 5 portes 2012

À l'achat au comptant à partir de

22 605\$*

Transport et préparation inclus, taxes en sus
Financement et location disponibles



LE VÉHICULE AWD LE PLUS ÉCOÉNERGÉTIQUE^Δ

Économie d'essence (l/100 km)

CVT Lineartronic® Ville 7,5 / Route 5,5
5MT Ville 8,3 / Route 5,9

CARACTÉRISTIQUES

- Légendaire système de traction intégrale symétrique à prise constante Subaru
- Silhouette audacieuse : extérieur et intérieur entièrement redessinés
- Tout nouveau moteur BOXER SUBARU de 2,0 litres livrant 148 chevaux de puissance et 145 lb-pi de couple
- Transmission manuelle à 5 rapports (5MT) ou transmission à variation continue Lineartronic® (CVT) en option pour un rendement énergétique remarquable

Meilleur
choix sécurité[†]
INSURANCE INSTITUTE
FOR HIGHWAY SAFETY
GAMME SUBARU 2012

Subaru est le seul constructeur à recevoir une mention « Meilleur choix sécurité » de l'IIHS pour tous ses modèles, et ce, pour une troisième année consécutive.



MEILLEURE MARQUE GRAND PUBLIC
GAMME SUBARU 2012

Subaru nommée Meilleure marque grand public par ALG Canada pour une troisième année consécutive.

JAPONAIS ET PLUS ENCORE !

Association des concessionnaires Subaru du Québec | www.quebec.concessionsubaru.ca



* À l'achat au comptant à partir de 22 605 \$ pour la Impreza 2.0i 5 portes 2012 (CG1BP), à transmission manuelle. À l'achat, les frais de transport et de préparation (1 595 \$) ainsi que les taxes sur le climatiseur (100 \$) et sur les pneus neufs (15 \$) sont inclus. ‡ Prix valeurs résiduelles 2012 ALG Canada pour la gamme Subaru : première position au classement général, catégorie marque grand public. † Mention « Meilleur choix sécurité » pour tous les modèles 2012. Une cote « Bonne » constitue la meilleure cote possible à l'essai de résistance de toit (test de capotage) ainsi que dans les essais de collision frontale déportée à 40 mi/h (65 km/h), de collision latérale à 31 mi/h (50 km/h) et de collision arrière à 20 mi/h (32 km/h) réalisés par l'Institut des assureurs américains (IIHS) (www.iihs.org). Un véhicule doit avoir obtenu la cote « Bonne » aux quatre essais de collision et doit offrir un programme de stabilité électronique (ESC) (Contrôle de la dynamique du véhicule) pour mériter la distinction « Meilleur choix sécurité ». Δ La comparaison se fonde sur les cotes de rendement énergétique estimatives sur l'autoroute de Ressources naturelles Canada pour tous les véhicules à traction intégrale de l'année 2011. Il est possible de parcourir jusqu'à 1 000 km avec un plein de carburant, selon la cote de consommation estimative du constructeur de 5,5 l/100 km (route) pour une Subaru Impreza 2012 équipée d'une boîte automatique à variation continue et d'un réservoir de 55 litres. La consommation réelle sera variable selon les conditions routières, les habitudes de conduite et la charge du véhicule. Le concessionnaire peut offrir un prix moindre. Photo(s) à titre indicatif seulement. Les spécifications techniques sont sujettes à changements sans préavis.